BIBLIOTHECA

Coll spec

Saumieres, Jacques

MEMOIRES DE MONSIEUR LE DUC DE BOUILLON, ET DE MONSIEUR LE VICOMTE DE TURENNE.

NOUVELLE EDITION.

AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire, ſur le Vigendam.

1708.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
123.9
.B6S3
1708

Coll. spec.

MEMOIRES
DE LA VIE
DE FREDERIC MAURICE
DE LA
TOUR D'AUVERGNE,
DUC
DE BOUILLON.

LA vanité ſeule porte d'ordinaire les hommes à écrire les choſes conſiderables dont ils ont eu connoiſſance. Ils pretendent joüir d'une gloire preſente, &

rendre encore leur nom recommandable à la posterité. Pour moi je puis assurer que ce ne sont pas ces motifs qui m'obligent d'entreprendre ces Memoires. Ce qui me fait croire qu'en cette occasion je juge sainement de moi, c'est que je ne les aurois jamais commencez, si je ne m'étois fait une extrême violance, & si je ne les avois regardez comme un devoir indispensable. Quelque précaution que l'on prenne, il arrive d'ordinaire mille inconvenians de ces sortes d'entreprises. L'un des plus sages hommes de nôtre siecle, & de la premiere qualité du Royaume, a vû sa maison en peril, par l'infidelité d'un copiste, & par la malice d'un homme qui l'avoit corrompu. D'ailleurs quel-

que intention qu'on ait de n'écrire que pour ſoi, & de ne rien laiſſer paroître qu'aprés ſa mort, je voi qu'on change bientôt de ſentiment ; & que ſous pretexte de faire voir une grande confience, ou de vouloir prendre conſeil, on cherche volontiers des confidens pour trouver des approbateurs : en ſorte que dans le grand nombre d'amis que l'amour propre, & nôtre preſomption, nous font choiſir en ces occaſions, l'on trouve toujours quelque indiſcret, ou quelque infidele, qui rend publiques des veritez deſagreables, qu'on ne pardonne jamais : & il eſt impoſſible que ſans parler de pluſieurs perſonnes, je puiſſe faire des Memoires de la vie d'un homme, qui a eu la principale part

à tant de grandes affaires. Si je puis dire encore mon inclination naturelle, je remplirois de toute autre occupation l'oisiveté dans laquelle ma mauvaise fortune m'a jetté depuis plusieurs années. Mais la memoire du Duc de Bouillon m'est si chere, & me doit être dans une si grande veneration, que je me reproche tous les jours d'avoir demeuré si long-temps à écrire ce que je sçai de ce grand homme.

C'est inutilement que j'ai tâché d'apprendre quelque chose de son enfance. J'eusse desiré d'en pouvoir parler, étant persuadé, par plusieurs Observations que j'ai faites, que d'ordinaire on commence à découvrir dans ce bas âge ce qu'on doit attendre des hommes. Et

lorſque ceux à qui on laiſſe le ſoin de les élever manquent de bien connoître la portée de leur eſprit, les qualitez du cœur, leur genie, enfin leurs inclinations particulieres, & leur naturel en general, c'eſt faute de lumiere, ou d'application. Je ne doute point auſſi que le plus ſouvent nous ne ſoyons portez au bien, ou au mal, & à toutes ſortes d'emplois ſelon les premieres impreſſions, & les exemples qu'on nous donne. Sur ce fondement je ne puis aſſez m'étonner du peu de ſoin qu'on prend de l'éducation des enfans. Car ſoit qu'on regarde la Religion, dans l'eſprit d'un veritable Chrétien, ſoit qu'on conſulte la prudence humaine ſeulement, je ne crois pas qu'il y ait rien au

monde qui ſoit d'une pareille conſequence. Je ſçai bien qu'il y a des naturels ſi declarez, & dont le penchant eſt ſi rapide vers le mal, qu'il eſt preſque impoſſible de les changer : mais il y en a peu que par un grand ſoin, & beaucoup de prudence, l'on ne puiſſe redreſſer, ſi l'on commence à y travailler de bonne heure. L'on void ce que Seneque & Burrhus ont pû durant quelque temps ſur les cruelles inclinations de Neron. Ils en euſſent peut-être fait un honneſte homme, ſi comme un particulier il eût été aſſujetti aux loix, & obligé d'élever ſa fortune par des actions de vertu. Mais la grandeur de ſa naiſſance l'empêchant de rien craindre, & cette même grandeur le met-

tant hors d'état de pouvoir presque rien desirer, il suivit enfin tous les mouvemens de son mauvais naturel. Mais je m'apperçoi que ce discours n'est déja que trop long sur un sujet qui n'a pas beaucoup de raport à celui que je me suis proposé.

LIVRE PREMIER.

Frederic Maurice de la Tour d'Auvergne étoit fils d'Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, Souverain de Sedan, & d'Isabelle de Nassau.

IL ſeroit ſuperflu de parler de la maiſon du Duc de Bouillon. Toute la France ſçaït qu'elle eſt par ſon ancienneté, & la grandeur de ſon origine, une des plus illuſtres entre les premieres du Royaume : & les Etrangers la connoiſſent aſſez par ſes frequentes alliances avec les principales maiſons de l'Europe, & par les Souverainetez de Bouil-

lon & de Sedan, qui y ſont entrées dans le ſiecle paſſé.

Je ne dirai auſſi que peu de choſe de la premiere jeuneſſe du Duc de Bouillon, parce que je n'en ai point de Memoires auſſi exacts que j'aurois deſiré, & je ne veux rien avancer que je n'aye vû, & dont je ne ſois tres-aſſuré.

Il fit ſes études à Sedan, où il eut pour Precepteur le Miniſtre du Moulin, homme fort eſtimé pour ſon ſçavoir. Il l'éleva dans la religion pretenduë reformée, dont Monſieur ſon pere & Madame ſa mere faiſoient profeſſion. Sa premiere ſortie fut en Holande à l'âge de ſeize ans. Ce Païs étoit alors le theatre de la guerre, & ſelon l'opinion de tout le monde la meilleure école pour en ap-

prendre le métier. Le Prince d'Orange ſon oncle qui paſſoit pour un des plus grands Capitaines de ſon temps le fit commencer par une Enſeigne dans le Regiment de Maiſonneuve.

J'ai oüi dire que dans ce commencement il ne parut en lui rien d'extraordinaire, & que même il fut un peu tardif à ſe déveloper. Il parloit peu, & demeuroit aſſez enfermé en ſoi-même, & dans ſon domeſtique. Mais enfin il ſe fit connoître, & s'acquit une grande eſtime dés qu'il commença d'avoir quelque intelligence dans la guerre, & dans les affaires du Païs. Cela fit voir que ce ſilence & cette inclination à ſe retirer en ſon particulier ne venoit que de ſon grand ſens naturel, qui ne lui permettoit

pas de parler des choſes ſans les entendre.

Il étoit alors curieux à un point qu'il s'enqueroit de tout, & entroit dans le détail des moindres choſes pour les ſçavoir à fonds. Mais pour ſatisfaire ſa curioſité il ne s'adreſſoit qu'aux perſonnes avec qui il étoit fort familier. Il ſe laiſſa d'abord un peu aller aux plaiſirs de la jeuneſſe, même à ceux de la table: il y étoit guai au dernier point, ſans neantmoins s'emporter aux grands excés. Il devint en peu de temps actif & vigilant; ſur tout familier juſqu'à ſe rendre populaire lorſque cela convenoit à ſes deſſeins: talent dont je l'ai vû ſe ſervir admirablement dans la ſuite de ſa vie en des occaſions tres-importantes.

Le Prince d'Orange le voyant changé de la ſorte, & lui trouvant une forte inclination pour la guerre, commença à prendre un peu plus de ſoin de le former. Il le commandoit dans toutes les occaſions où il y avoit de la gloire à acquerir, ou quelque choſe à apprendre. Le Duc de Bouillon répondit ſi avantageuſement à ſes deſſeins & à ſes eſperances, que je l'ai oüi loüer à pluſieurs perſonnes pour s'eſtre ſignalé dés-lors par ſon courage & par ſon intelligence en pluſieurs occaſions.

Une des plus conſiderables fut à Boiſleduc. Le Prince d'Orange l'ayant aſſiegé, la longue reſiſtance des aſſiegez avoit tellement affoibli & rebuté ſon Armée, que ne ſe croyant pas

en état d'empêcher d'entrer dans la Place un grand convoi que les Ennemis ſe diſpoſoient d'envoyer, la reſolution de lever le ſiege avoit été priſe ſecretement dans le conſeil. Le Duc de Bouillon en ayant été averti demanda avec une grande inſtance qu'on lui permît d'aller s'oppoſer à ce ſecours. Il expoſa au Prince d'Orange la maniere dont il pretendoit ſe conduire dans ce deſſein. Le Prince d'Orange le trouvant admirablement bien conçû, le propoſa au Conſeil: il y fut reſolu qu'on en laiſſeroit tenter le ſuccés. Le Duc de Bouillon prit donc les troupes qu'il avoit demandées pour l'execution de ſon entrepriſe. Il la conduiſit ſi bien, qu'ayant fait une marche extraordinaire pour trou-

ver les Ennemis en un lieu où il avoit projetté de les combattre, parce qu'il lui étoit avantageux, il les y attaqua, les défit, prit prisonnier celui qui les commandoit; & le convoi destiné pour le secours de la Place fut amené dans le Camp du Prince d'Orange.

Cette action donna une grande reputation au Duc de Bouillon, & commença à le faire regarder comme un homme extraordinaire. Il s'acquit le cœur des troupes par l'opinion qu'elles conçûrent de son courage, & de ses grands talens pour la guerre; mais plus encore par un carâctere de bonté naturelle qui se faisoit voir en toutes ses actions, par sa modestie à parler de lui-même, & par une grande familiarité

hors du commandement. Il n'étoit pas beau, mais il avoit bonne mine. Il étoit de belle taille, il avoit un grand front, de grands yeux plains de feu, les ſourcils grands & aſſez gros, mais ſeparez, rien de rude ni dans l'eſprit, ni dans l'humeur, mais quelque choſe de grand & de fier dans ſon air & dans ſa démarche. Il connoiſſoit juſques aux moindres Officiers, & afin qu'ils n'en puſſent douter, il affectoit de les appeller par leur nom : maniere de traiter avec les ſubalternes toujours bien-ſeante & fort politique à un grand Seigneur.

Les Eſtats en general & en particulier ne pouvoient ſe laſſer de lui donner des loüanges, qu'on devoit croire d'autant

plus ſinceres qu'elles avoient pour fondement leur gloire & leurs avantages : car cet évenement fit rendre Boiſleduc, place d'une extrême conſequence pour eux, & qui donna une grande reputation à leurs armes. Ils commencerent à recompenſer ce ſervice par le Gouvernement de Maſtric qu'ils donnerent au Duc de Bouillon. Le Prince d'Orange témoignoit de la joye de toutes ces choſes ; peut-être qu'il ne les eût pas vûës ſans peine & ſans jalouſie ſi elles ne lui euſſent fait naître une penſée qui convenoit à ſes interêts. Il étoit déja fort vieux, & n'avoit qu'un fils encore au berceau, en ſorte que n'eſperant pas de pouvoir vivre aſſez long-temps pour le voir en âge de remplir ſa

ſa place, & trouvant tous les eſprits bien diſpoſez pour le Duc de Bouillon, il jetta les yeux ſur lui pour lui laiſſer en mourant le Gouvernement des Etats comme par depôt, & pour l'attacher encore plus étroitement à lui, qu'il ne l'étoit par la qualité de ſon neveu, il reſolut d'en faire ſon Gendre; mais il crut qu'il étoit de la prudence d'attendre une autre conjoncture pour lui declarer ſa penſée.

Les choſes étoient en cet état, lorſque dans le temps du Carnaval, que les troupes étoient en quartier d'Hyver, le Duc de Bouillon voulut aller inconnu voir Bruxelles. Ce voyage qu'il n'entreprît que comme une choſe indifferente, pour ſe divertir ſeulement, & ſatisfaire

ſa curioſité, changea cependant tout le plan de ſa fortune, & devint par l'enchaînement des choſes le fondement de tous les biens, & de tous les maux de ſa vie. Ainſi l'on void tous les jours la deſtinée des plus grands hommes, & même des plus grands Etats, rouler ſur des choſes qui d'abord ne nous ont paru d'aucune conſequence, & nous trouvons auſſi tres-ſouvent que ſi ce qu'on a ſi ardemment ſouhaité avoit réuſſi, nous ſerions malheureux; au lieu que tout nôtre bonheur vient de ce que les choſes que nous craignions ſont arrivées malgré nous. Cependant l'on ne ſe rebute jamais de faire des projets, & de ſe donner la gloire des bons ſuccés, bien que ſouvent on en

ignore les cauſes, & qu'on n'en prévoye jamais les ſuites. Si à des preuves ſi claires que nous avons de nôtre vanité & de nôtre peu de lumiere, nous ajoûtons les ſentimens que nous devrions avoir comme Chrétiens, nous ferions ſans doute paroître plus de force dans les évenemens fâcheux, parce que nous y regarderions la main de Dieu, & nous aurions moins d'inquietude dans nos deſſeins, parce que nous n'en formerions jamais qu'avec une soûmiſſion entiere à l'ordre de la Providence.

La Cour de Bruxelles étoit une des plus belles de l'Europe lorſque le Duc de Bouillon y arriva. Le Duc d'Orleans s'y étoit retiré, & avoit été ſuivi de quelques perſonnes de la pre-

miere qualité du Royaume, & d'un grand nombre de noblesse. L'Infante Isabelle y avoit aussi attiré les principales maisons des Païs-bas, dont elle étoit Gouvernante. Le Duc de Bouillon y vid Mademoiselle de Bergh à un Bal. C'étoit une personne d'une grande naissance, d'une beauté surprenante, & dans une reputation d'avoir beaucoup d'esprit & de sagesse, mais Catholique, & sans aucun bien. Le Duc de Bouillon ayant appris son nom, trouva qu'elle étoit sa parente. Mais ce fut par une raison plus forte que celle du sang qu'il desira d'en être connu avant que de s'en retourner. Les visites qu'il lui rendit l'engagerent encore davantage. Il partit neantmoins sans lui parler de l'impression

qu'elle avoit faite sur lui, mais non pas sans qu'elle s'en apperçût. Le bruit de sa passion se répandit bien-tôt en Holande par ceux qui l'avoient accompagné à Bruxelles : & comme personne ne pouvoit s'imaginer que cela pût aller au mariage, à cause de tant de raisons qu'il avoit de n'y pas penser, l'on en parloit seulement comme d'une avanture de voyage, & devant lui-même. Mais quelque temps aprés il retourna à Bruxelles avec beaucoup de peril, & sous un pretexte assez leger. Ce second voyage ne permit plus de douter que le Duc de Bouillon ne fut plus passionné qu'on n'avoit crû. Il trouva à son arrivée qu'on parloit de marier Mademoiselle de Bergh avec le Comte de Bossu.

La gloire & la jalousie se joignirent à l'amour, & obligerent le Duc de Bouillon à se declarer pour le mariage. Il s'en retourna par Sedan pour proposer son dessein à Madame sa mere. Elle s'y trouva d'autant plus contraire, qu'elle sçavoit alors que le Prince d'Orange son frere lui destinoit celle de ses filles ; que l'Electeur de Brandebourg épousa dans la suite. D'ailleurs Madame de Bouillon avoit toujours eu dans l'esprit, que sur tout le Duc de Bouillon se mariât avec une personne de sa religion : & l'on peut dire qu'il pouvoit choisir en France de tous les partis heretiques, & aspirer à tous ceux qui pouvoient estre hors du Royaume.

Lorsqu'il fut de retour en

Holande, le Prince d'Orange & ſes veritables amis firent tous leurs efforts pour le détourner de ce mariage : & comme il avoit un grand eſprit & une grande ambition, il ſe diſoit à lui-même des raiſons encore plus fortes. Mais elles ne ſervoient qu'à augmenter ſes inquietudes. Car lorſque l'abſence & les difficultez ne détruiſent pas les premieres impreſſions de l'amour, elles en font une paſſion violente, que rien ne peut changer.

Aprés que le Duc de Bouillon eût demeuré prés d'un an dans cet état, l'eſprit en ſuſpens, & le cœur partagé entre l'oppoſition de ſon amour & de ſa fortune, il prit enfin ſa reſolution, & Madame ſa mere, & le Prince d'Orange n'ayant pû

empêcher le mariage, l'approuverent, aprés qu'il fut fait. L'amour a souvent fait négliger aux plus grands hommes les avantages de la fortune, même dans un âge plus avancé que celui où étoit le Duc de Bouillon. Mais je dirai seulement ce mot en sa faveur, & à l'honneur de Madame sa femme, que je ne crois pas qu'il se soit jamais repenti de l'avoir épousée. Le Duc de Bouillon ayant demeuré quelque temps à Sedan, où il mena d'abord Madame sa femme, il passa en Holande avec elle, où par un privilege de la beauté & du merite, chacun approuva le choix qu'on avoit tant condamné.

De la Haye le Duc de Bouillon vint à Mastric pour donner

ordre

ordre à ſon Gouvernement, puis il retourna à Sedan, dans le deſſein d'y faire quelque ſejour. Sa premiere occupation fut de prendre une entiere connoiſſance de ſes affaires, qu'il acquit avec d'autant plus de facilité que jamais homme n'a eu tant d'ordre dans l'eſprit. Cela paroiſſoit juſques aux moindres choſes. Il n'eſtoit pas en ſon pouvoir de ne les regarder que ſuperficielement, comme la pluſpart des grands Seigneurs qui ſe font une vertu d'une confience aveugle à leurs gens d'affaires, & qui ne s'apperçoivent de leur ruine quelors qu'elle eſt ſans remede : pour luy il voyoit & examinoit tout ſans neantmoins y apporter cet eſprit de chicane & de baſſe œconomie, où l'on tombe ſouvent par

une trop grande exactitude. tant les vertus & les vices contraires ſont proches les uns des autres. Il differoit même ſans peine ces ſortes de ſoins, lorſque des occupations plus importantes demandoient tout ſon temps. Il étoit laborieux au dernier point, mais ſans inquietude. Il ne ſe rebutoit jamais par la veuë d'aucun travail d'eſprit, ni de corps, quelque grand qu'il pût eſtre: mais il étoit tellement à tout ce qu'il faiſoit, que dans les occaſions de divertiſſement on eût dit qu'il n'étoit né que pour ſe divertir: en ſorte que dans une ſocieté particuliere il apportoit un air ſi accommodant, & un eſprit ſi dégagé, qu'on eût bien eu de la peine à y découvrir ſes grandes qualitez: & à le voir

dans les grandes affaires, on ne l'eut jamais jugé capable de se reduire à une vie privée, comme il s'y reduisoit lorsqu'il étoit necessaire.

Comme les affaires qu'il pouvoit avoir à Sedan n'étoient pas capables de remplir tout son temps, il s'appliqua à la lecture, & étant tombé sur les livres de Calvin, Madame sa mere en témoigna beaucoup de joye, persuadée que cela aideroit à l'affermir dans la Religion. Mais quand elle vid que de la lecture il passoit aux doutes, & des doutes au desir de s'éclaircir, elle commença à s'allarmer, sur tout lorsque du Moulin l'avertit que le Duc de Bouillon lui avoit proposé de conferer en sa presence avec un Religieux qu'on estimoit fort

ſçavant dans la Controverſe: alors elle lui parla pour le détourner de ce deſſein, & lui fit voir ſes craintes & ſa douleur.

Le Duc de Bouillon avoit toujours eu une grande tendreſſe & un grand reſpect pour Madame ſa mere, & la crainte de lui déplaire étoit alors dautant plus grande en lui, & d'autant plus raiſonnable qu'il lui avoit déja beaucoup déplû par ſon mariage.

Ces conſiderations ſuſpendirent pour quelque temps la conferance: cependant il la ſouhaitoit ardament, parce que du Moulin avançoit beaucoup de choſes contre la Religion Catholique, auſquelles le Duc de Bouillon ne pouvoit répondre. Il paſſa quelques mois en cet état: mais enfin preſſé de

ſes incertitudes dans une affaire de cette conſequeuce, il ſe reſolut de parler à du Moulin, & de lui parler en maître. Il lui dit donc qu'il vouloit propoſer ſes difficultez en preſence de ce Religieux, & d'une autre perſonne fort habile qu'il avoit fait venir à Sedan : mais il lui défendit d'en donner aucune connoiſſance à Madame ſa mere. Il ſe fit enfin pluſieurs conferences ſecrettes, aprés leſquelles le Duc de Bouillon demeura entierement convaincu de la fauſſeté de ſa Religion. Il en fit abjuration, mais en particulier pour ménager la douleur de Madame ſa mere, & en la ménageant tâcher avec le temps de l'attirer elle-même à la connoiſſance de la verité. Cela devint ſa plus grande ap-

plication, & l'on peut s'imaginer s'il oublia rien dans une affaire ſi importante, & dont le ſuccés lui devoit épargner tant de peines.

Mais ce qui ſe paſſa là-deſſus, & dans l'eſpace de deux ans qu'il demeura à s'éclaircir, ou à ſe faire inſtruire ſeroit ſuperflu, & trop long pour le mettre ici. Je dirai ſeulement que je ne croi pas que jamais homme de ſa qualité & de ſa profeſſion ait été mieux inſtruit, ni plus perſuadé de ſa Religion.

Lorſqu'il étoit en cet état, il eut avis que les Eſpagnols marchoient vers Maſtrich, apparament pour l'aſſieger. Il n'avoit pas de temps à perdre pour ſe jetter dans la Place. Il partit donc dans le moment, & la trouva inveſtie. Il y entra neant-

moins heureuſement, mais non pas ſans peril. Il la défendit avec beaucoup de vigueur, & ſe ſignala par de frequentes ſorties : en ſorte que le Prince d'Orange ayant eu le temps d'aſſembler ſes troupes, & de marcher, les Ennemis le voyant approcher, leverent incontinent le ſiege.

Le Duc de Bouillon trouva là Beringuan pour qui il avoit beaucoup d'eſtime & d'amitié. C'étoit un Gentilhomme de merite. Le Cardinal de Richelieu l'avoit exilé, parce qu'il étoit fort bien auprés de Loüis XIII. & qu'il joignoit à une grande fidelité beaucoup de ſageſſe & de courage.

Le Duc de Bouillon lui fit confidence de ſon abjuration, & lui dit que juſqu'à cette heu-

re il en avoit fait un grand ſecret, à cauſe de Madame ſa mere ; mais que voyant avec une extrême douleur que le temps, ni tout ce qu'il pouvoit faire n'étoit pas capable de la tirer de l'erreur, il étoit ſur le point de ſe declarer à elle, & de profeſſer publiquement la Religion Catholique, lorſqu'il avoit eu la nouvelle que les Ennemis marchoient à Maſtrich. Il ajoûta qu'il n'y avoit que cette occaſion qui eût pû le porter à differer davantage, ne doutant pas que dans cette conjoncture la nouvelle de ſon abjuration n'eût donné quelque défiance aux Etats, & au Prince d'Orange ; mais que lorſqu'il ſeroit à Sedan il ſe declareroit, & leur renvoyeroit la démiſſion de ſon Gouvernement, & de la

Charge qu'il avoit dans la cavallerie, ce qu'il fit dés le moment qu'il y fut de retour.

La desolation de Madame sa mere ne se peut exprimer. La douleur & l'indignation de toute sa Maison ne furent gueres moindres. La ville de Sedan, toute remplie d'heretiques, changea en une haine secrete l'amour qu'elle avoit pour lui. Il perdit tous les établissemens qu'il avoit en Holande, & renonça à de plus grandes esperances. Enfin par la seule consideration de son salut il resista à tous les respects humains, & passa sur tous les avantages de la fortune. Tant de grandes difficultez qu'il avoit bien prévûës, & qu'il falut surmonter, faisoient bien connoître quelle étoit la force de son esprit, & la gran-

deur de ſon courage, ſi l'on ne devoit attribuer à Dieu ſeul la converſion des hommes.

Quelque temps aprés que le Duc de Bouillon eut declaré ſon abjuration, il vint à la Cour. Il ne la connoiſſoit point, & il n'y étoit connu que par ſa reputation. Son deſſein étoit de s'attacher à la France, où il avoit de grands biens; & comme ſa plus forte inclination étoit pour la guerre, celle qu'on avoit contre l'Eſpagne depuis pluſieurs années ſembloit lui ouvrir un beau chemin pour la gloire & pour la fortune.

Le Cardinal de Richelieu étoit alors au plus haut point de ſa puiſſance. C'étoit un grand Miniſtre, qui comme tous les autres devoit le commencement de ſa fortune aux con-

jonctures favorables : mais pour l'affermiſſement & les ſuites, c'étoit l'ouvrage de ſon eſprit & de ſa prudence. Il avoit toujours de grands deſſeins, & ne s'occupoit que du capital des affaires, afin d'avoir plus de temps pour ſes divertiſſemens, & pour ſon repos. Il gouvernoit l'Etat avec un pouvoir abſolu, ſans neantmoins gouverner le Roi : au contraire il en étoit haï dans le fonds du cœur. Mais les grands ſuccés de ſon adminiſtration, & ſes grands établiſſemens empêchoient les effets de la haine. Il y avoit cependant toujours quelque Favory, qui ne lui étant pas aſſez dévoüé, donnoit lieu aux cabales de la Cour, & aux intrigues du cabinet : Cela joint à l'exemple recent de la mort du

Maréchal d'Ancre lui cauſoit de grandes inquietudes. Il n'épargnoit rien pour gagner les perſonnes de merite, ni pour les perdre, lorſqu'il ne les pouvoit gagner. Et jamais Miniſtre n'a été mieux averti de tout ce qui ſe paſſoit au dedans & au dehors du Royaume. A juger de lui par ſon viſage, & par ſes manieres exterieures, l'on n'en pouvoit attendre qu'une grande douceur. Cependant il étoit violent dans tous ſes deſirs, & jamais l'amour & la haine n'ont été capables de faire faire plus de choſes à un grand homme. Pluſieurs évenemens des plus conſiderables de ſa vie ont eu pour fondement l'une ou l'autre de ces deux paſſions. Il étoit ſenſible à l'amitié, & ne pardonnoit jamais une inimitié

declarée. Ainſi ſon miniſtere étoit tres-redoutable aux perſonnes qui n'étoient pas dans ſes interêts. Car comme ceux dont il ſe croyoit aſſuré pouvoient aſpirer à tout, il n'y avoit rien que ſes Ennemis ne deuſſent craindre. Tous les grands Seigneurs qu'il n'avoit pû aſſujettir étoient en priſon, exilez, ou ſans conſideration. Enfin pouſſé par la neceſſité des conjonctures, ou de ſon propre naturel, il aima toujours mieux établir la ſeureté de ſa perſonne, & de ſa fortune par la rigueur & par le ſang, que de prendre le hazard de la clemence & de la douceur.

Le Duc de Bouillon ne fit pas un long ſejour à Paris. Il fut fort bien reçû du Roi & de toute la Cour. Le Comte de

Soiſſons le viſita ſouvent, & le traita en toutes rencontres avec une diſtinction qui marquoit une eſtime particuliere, & un grand deſir de l'avoir pour ami. Ils ſe ſeparerent neantmoins ſans entrer en matiere ſur aucune choſe conſiderable. Le Cardinal de Richelieu & lui ſe virent pluſieurs fois: mais il y avoit tant d'oppoſitions entre-eux, qu'il n'étoit pas facile de les unir d'une union fort étroite.

Le Cardinal ne vouloit que des perſonnes dévoüées, & le Duc de Bouillon n'étoit pas fait à la ſervitude: il étoit né Souverain, & avoit paſſé ſa vie dans un païs libre. D'ailleurs le commandement des Armées étoit rempli; ce qui ſeul eût été capable de l'attacher. Il s'en

retourna donc n'ayant qu'une connoiſſance generale de la Cour, & ſans avoir aucun ſujet de ſe louër ni de ſe plaindre du Cardinal; mais l'eſprit peu diſpoſé à pouvoir s'accommoder de ſa maniere de gouverner.

Quelque temps aprés le Comte de Soiſſons ſe retira à Sedan pour ſe mettre à couvert de la haine du Cardinal de Richelieu. La renommée a publié diverſes choſes ſur le ſujet de leur inimitié; mais tout le monde convient, que ſi ce Prince eut voulu épouſer Madame de Combalet niepce du Cardinal, il le deſtinoit à de ſi grandes choſes qu'on n'oſeroit le dire, & qu'on a même de la peine à les croire. Le Duc de Bouillon envoya un Gentilhomme à la Cour, pour donner avis au

Cardinal de l'arrivée de Monſieur le Comte, & pour ſupplier le Roi de ne pas trouver mauvais qu'il eût donné retraite à un Prince qui croyoit n'avoir rien fait qui lui pût déplaire, & en qui il ne voyoit que de bonnes intentions pour ſon ſervice.

Le Roi approuva la conduite du Duc de Bouillon, & le Cardinal lui écrivit que ſa Majeſté trouvoit bon que Monſieur le Comte demeurât à Sedan. Mais quelque temps aprés, les negociations n'ayant pas produit les effets qu'en attendoit le Cardinal, il voulut que le Duc de Bouillon abandonnât ce Prince, & qu'il le fiſt ſortir de Sedan. Le Duc de Bouillon s'en excuſa, & fit réponſe, que le Roi ayant d'abord approuvé que Monſieur le

le Comte y demeurât, il avoit cru lui pouvoir donner parole d'une ſeureté entiere, ſans limiter aucun temps: qu'un pareil engagement vers un Prince du ſang ne lui laiſſoit pas la liberté de lui pouvoir propoſer de ſe retirer: qu'il le prioit d'entrer dans ces raiſons, & de vouloir s'employer auprés de ſa Majeſté pour les lui faire approuver: qu'il eſperoit d'autant plus cette grace de lui, qu'il pouvoit l'aſſurer que Monſieur le Comte continuoit d'eſtre dans tous les ſentimens de reſpect & de fidelité qu'il devoit à ſa Majeſté, & que même il le voyoit fort diſpoſé à s'accommoder ſincerement avec lui. En effet il y étoit alors. Mais comme c'étoit un Prince foible & glorieux, quand il ne ſe rendoit pas diffi-

cile par la méfiance & par la crainte, il le devenoit par sa vanité, & par des esperances sans fondement : d'ailleurs il n'avoit auprés de lui aucune personne capable d'affaires, & c'étoit un malheur d'autant plus grand pour lui, que même les plus grands hommes sont d'ordinaire moins grands par eux-mêmes, que par l'usage qu'ils sçavent faire du conseil des autres. Ainsi Monsieur le Comte reduit à suivre ses propres mouvemens, étoit tellement incertain dans ses desseins, qu'il ne vouloit jamais deux jours une même chose.

Cependant le Duc de Bouillon n'ignoroit pas les suites qu'il devoit attendre du refus qu'il avoit fait de faire sortir de Sedan Monsieur le Comte. Il con-

noiſſoit bien auſſi quelles étoient les irreſolutions de ce Prince : mais il croyoit qu'il avoit de l'honneur & de la probité, & que tout au moins le ſoin de ſa gloire étoit capable de l'empêcher de rien faire qui pût éclater contre ſa reputation. Quoi qu'il en ſoit, ſe trouvant engagé, & voyant qu'il y alloit de ſa perte, il ſe reſolut d'entrer à fonds avec Monſieur le Comte, pour tâcher de le fixer à un deſſein. Il lui dit donc qu'en l'état où étoient les choſes, quelque parti qu'il voulût prendre, il n'y avoit point de temps à perdre : que s'il vouloit s'accommoder avec le Cardinal, il ne faloit pas attendre le commencement de la campagne, où ſon accommodement ſeroit plus difficile, &

d'autant moins avantageux & moins honorable qu'il paroîtroit avoir été forcé. Que ſi au contraire les choſes étoient ſans retour entre-eux, il faloit ſe reſoudre à une guerre ouverte, & prendre les meſures neceſſaires pour la ſoûtenir : que pour lui il ne lui donneroit aucun conſeil, ne voulant pas dans une affaire ſi importante eſtre garant des évenemens : qu'il n'avoit aucun ſujet d'être mécontent de la Cour : qu'il n'y avoit auſſi aucune prétention preſentement : mais que voulant bien hazarder toutes choſes pour ſes interêts, il étoit neceſſaire de s'expliquer ſur l'avenir, en cas qu'il falut prendre les armes : qu'il n'avoit point changé de ſentiment, qu'au contraire il lui confirmoit en-

core toutes les paroles qu'il lui avoit données, & qu'il le supplioit de croire que rien n'étoit capable de l'ébranler : mais qu'il n'étoit pas resolu de se laisser assieger dans Sedan : qu'il sçavoit que l'on faisoit filer beaucoup de troupes sur la frontiere, & que s'il ne prenoit pas le parti de s'accommoder avec le Cardinal, il faloit se mettre en état de sortir en campagne aussi-tôt que la saison le pourroit permettre.

Soit que Monsieur le Comte se trouvât ce jour là plus disposé qu'auparavant à se déterminer à la guerre, soit qu'il y fût poussé par le raisonnement du Duc de Bouillon, & par ses engagemens renouvellez, enfin il l'assura qu'il n'avoit plus de mesures à garder avec le Cardinal ;

& pour une marque qu'il ne vouloit rien écoûter de ſa part, il lui propoſa de traiter avec l'Empereur & les Eſpagnols.

Le Duc de Bouillon voyoit bien que ce n'étoit que par leur ſecours qu'on pouvoit mettre ſur pied une Armée aſſez conſiderable pour s'oppoſer à celle du Roy, & éviter le ſiege de Sedan, ou le dégât du païs. Cependant pour pouvoir faire ſouvenir un jour Monſieur le Comte que ce n'étoit pas lui qui l'avoit porté à une démarche d'une ſi grande conſequence, il prit cette occaſion de lui mettre devant les yeux tous les inconvenients qu'on en devoit craindre. Il ne faut pas douter, lui dit-il, que l'Empereur & les Eſpagnols n'entrent dans toutes les propoſitions qu'on leur fera de

nôtre part. Leur politique ordinaire eſt de tout accorder pour embarquer les affaires, & de ne rien tenir dans la ſuite, que ce qui leur eſt avantageux. Ils donneront facilement quelque argent pour commencer la guerre, & même des Troupes pour la ſoûtenir d'abord: mais aprés ils ſe mettront peu en peine de leur parole, & de leurs engagemens, & ne nous ſoûtiendront que pour faire des diverſions qui puiſſent faciliter d'autres deſſeins: leurs interêts & les nôtres ſeront toujours oppoſez dans le fonds: les nôtres ſont de tâcher d'entrer en France, pour exciter des mouvemens capables de renverſer la fortune du Cardinal: nous devons chercher nôtre ſeureté & nos avantages dans une paix,

& par l'établiſſement d'un nouveau miniſtere : eux au contraire doivent ſouhaiter que nôtre Etat ſoit ſans retour, & que ce miniſtere ſubſiſte pour être une cauſe perpetuelle de diviſion, & de trouble dont ils puiſſent profiter. Que ſi nous étions ſi malheureux que d'être reduits à nous abandonner à eux entierement, comme il arrivera ſi nous ne ſommes ſecondez du dedans du Royaume, ou ſoûtenus par quelque grand ſuccés, la guerre que nous aurions commencée ſe réduiſant à une guerre ordinaire, vous leur deviendrez à charge par vôtre qualité ; & lorſque vous feriez parmi eux ſans conſideration, vous pouvez juger s'ils en auroient pour moi.

Monſieur le Comte ne fut point

ébranlé par tant de raiſons ; la crainte qu'il avoit du Cardinal ne lui permettoit plus de craindre que de tomber entre ſes mains. Ils convinrent donc de leurs interêts, & de tout ce qu'il y avoit à faire. Ils firent même un écrit double qu'ils ſignerent tous deux, dans lequel, entr'autres choſes, ils ſe promettoient de ne s'accommoder jamais ſéparément. Enſuite ils envoyerent vers l'Empereur, & vers le Cardinal Infant, qui commandoit en Flandres pour les Eſpagnols. Le Duc de Bouillon y envoya de ſa part le Baron de Beauveau Gentilhomme de grande qualité, d'une ſageſſe & d'un courage qui lui ont toûjours fait mépriſer la fortune & le peril. Dans ce même temps le Duc de Guiſe fuyant auſſi la

perſecution du Cardinal, ſe vint refugier à Sedan, & trouvant les choſes en cet état, il ſouhaita d'entrer dans les mêmes engagemens que Monſieur le Comte & le Duc de Bouillon alloient prendre, avec l'Empereur & les Eſpagnols. Il donna un pouvoir à Beauveau pour traiter de ſa part avec eux : puis ennuyé d'attendre ſon retour, ou plûtôt pouſſé de l'antipathie que Monſieur le Comte avoit pour lui, il s'en alla à Bruxelles, ſous pretexte de travailler à avancer le Traité par ſa preſence.

C'étoit un Prince tres-bien fait de ſa perſonne, liberal & magnifique. Il avoit un grand courage, & paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit. Il étoit alors fort jeune, & l'on attribuoit à

ſon âge ſa grande legereté, & beaucoup d'autres choſes que l'on blâmoit dans ſa conduite. Mais toutes les actions de ſa vie ayant été d'un jeune homme, l'on a eu ſujet de croire que ſes défauts venoient du fonds de ſon naturel, & non pas de ſa jeuneſſe.

En attendant le ſuccés de cette negociation, Monſieur le Comte envoya ſecretement en France, pour tâcher d'avoir de l'argent de ſes revenus, & pour établir quelque correſpondance avec les ennemis du Cardinal. Ils étoient puiſſans, & en grand nombre, mais d'un courage abbatu, non ſeulement à cauſe de ſa puiſſance, & des exemples frequens de vengeance & de punition, mais encore parce que la recompenſe des

trahiſons étant aſſurée, la confiance ſembloit eſtre bannie du commerce des hommes : tant on étoit perſuadé qu'il n'y avoit aucune ſeureté dans les affaires les plus ſecretes. Pour les peuples, ils étoient tous diſpoſez à la tevolte : car en tout temps il ſuffit d'une longue adminiſtration, bonne ou mauvaiſe, pour attirer leur haine ; & ſoit que cela vienne de leur inconſtance naturelle, ou de leur miſere veritable, ils mettent toujours leur eſperance dans un changement.

Cependant le Cardinal fit faire de grands Magazins ſur la frontiere pour faire ſubſiſter l'Armée, & prévenir ainſi le temps qu'on met d'ordinaire en campagne.

Le Duc de Bouillon de ſon

côté commença à ſe preparer à la guerre, & à toutes les ſuites qu'on en peut prévoir. Il fit travailler aux fortifications de Sedan, & munit la Ville & le Château de toutes les choſes neceſſaires pour un long ſiege. Il s'aſſura de pluſieurs Officiers de cavalerie, & d'infanterie, qu'il avoit vû ſervir en Holande. Il fit même quelques levées dans le païs de Liege, dont il fortifia la garniſon.

Les choſes étoient en cet état, vers la fin du mois de Mai, lorſque le Baron de Beauveau arriva à Sedan avec un Traité tel que l'on pouvoit deſirer, ſigné du Cardinal Infant, faiſant pour l'Empereur & pour le Roi d'Eſpagne.

L'Empereur promettoit ſept mille hommes; l'Archiduc en

promettoit autant pour les Eſ-pagnols, & ces deux corps joints enſemble devoient ſe rendre aux environs de Sedan, devant la fin du mois de Juin. Les Eſpagnols s'engageoient auſſi d'envoyer deux cens mille écus pour faire des levées, ou pour eſtre employées à ce que Monſieur le Comte & le Duc de Bouillon jugeroient le plus important à leurs deſſeins. Mais les Eſpagnols ne donnerent qu'une partie de l'argent qu'ils avoient promis, ne l'envoyerent pas même dans le temps qu'ils s'y étoient obligez, & manquerent entierement au Traité à l'égard des troupes. L'Empereur l'executa en ce qui le regardoit : il envoya le General Lamboy avec les ſept mille hommes qu'il devoit fournir.

Cependant le Maréchal de Chatillon mit en campagne vers la fin du mois de Mai, & s'avança aux environs de Sedan, comme s'il avoit voulu l'investir: mais il s'en retourna du côté de Mouzon sans rien entreprendre.

Le Duc de Bouillon le voyant encore si prés, & jugeant qu'il n'y avoit rien à esperer des Espagnols, proposa à Monsieur le Comte d'envoyer vers Lamboy pour le faire approcher. Lamboy répondit qu'il n'avoit point d'ordre de passer plus avant sans les troupes des Espagnols. Monsieur le Comte & le Duc de Bouillon renvoyerent lui proposer un lieu pour conferer avec lui. Il l'accepta, & le Duc de Bouillon l'alla trouver. Il tâcha de lui faire comprendre

de quelle importance il étoit de faire voir à la France qu'ils avoient une Armée assez proche de celle du Maréchal de Chatillon pour pouvoir s'opposer à ses desseins. Mais voyant qu'il ne pouvoit estre ébranlé par toutes les raisons de leurs interêts communs, & que même il avoit détaché des troupes de son Armée pour envoyer vers Aire, il lui declara enfin que Monsieur le Comte & lui alloient s'accommoder s'il ne s'approchoit de Sedan, & s'il ne s'engageoit d'entrer en France avec eux, aprés qu'ils auroient joint toutes leurs troupes.

Lamboy voyant les choses en cette extremité changea de resolution, promit de marcher, & de se rendre dans trois jours aux environs de Sedan avec ses troupes.

Le Duc de Bouillon envoya auſſi-tôt un Gentilhomme à Monſieur le Comte, pour lui dire le ſuccés de ſa negociation, & s'arrêta en chemin pour faire décendre tous les bateaux qu'il trouva ſur la Meuſe, afin d'y faire faire un pont ; pour éviter de donner paſſage dans Sedan aux troupes de Lamboy. Lorſqu'il y faiſoit travailler Monſieur le Comte le vint trouver, ſous pretexte de voir le travail. Mais le Duc de Bouillon s'étant entretenu quelque temps avec lui ſur leurs affaires, n'eut pas de peine à juger qu'un autre motif l'avoit amené. Il lui trouva l'eſprit ſi rempli des penſées d'un accommodement, que quelque connoiſſance qu'il eût de ſa facilité à changer de ſentiment, il en fut

ſurpris, & ne pût s'empêcher de le lui témoigner. Monſieur le Comte lui dit, que depuis qu'il étoit parti pour aller au rendez-vous de Lamboy, il avoit reçû une lettre du Duc de Longueville ſon beau-frere, qui ſembloit ouvrir le chemin à une negociation entre le Cardinal & lui, & que dans cette conjoncture jugeant qu'il y avoit tout à craindre pour eux des difficultez que Lamboy faiſoit de s'approcher, il avoit crû que la prudence vouloit qu'il ſe laiſſât voir moins irreconciliable qu'à l'ordinaire : qu'il avoit même envoyé au Duc de Longueville un Gentilhomme chargé de ſa confiance, & qu'il croyoit que juſques à ce qu'il fut de retour il faloit tâcher de retenir Lamboy au delà de la Meuſe. Le

Duc de Bouillon lui répondit, que de faire cette propoſition à Lamboy, ce ſeroit entierement ruïner leurs affaires: Car aprés l'avoir preſſé au point que nous avons fait, quelle raiſon, dit-il, lui donner d'un changement ſi grand & ſi prompt: il ne lui ſera pas difficile de voir qu'il ne peut eſtre cauſé que par une negociation avec la Cour: & il ne faut pas douter qu'alors il ne ſe retire, & ne nous laiſſe expoſez à un peril inévitable: qu'il faloit ſe faire voir au delà de la Meuſe à la tête d'une Armée: Que ce ſeroit là le temps & le lieu propres à déliberer ſur les propoſitions qu'on leur feroit, & que cette ſeule démarche pourroit donner une grande reputation à leurs armes.

Encore qu'il ſemblât au Duc

de Bouillon que ce raiſonnement eût fait beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de Monſieur le Comte, neantmoins pour aller au devant de tout ce qu'il y avoit à craindre de l'état chancelant où il ſe voyoit, Lamboy ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il lui fit paſſer la Meuſe avec ſon Armée.

Cependant comme l'irreſolution qui vient de foibleſſe augmente toujours à proportion qu'on eſt preſſé de ſe reſoudre, Monſieur le Comte ne fut pas de retour à Sedan, qu'il ſe trouva plus irreſolu que jamais. En cet état il crut que Madame la Ducheſſe de Bouillon étoit la perſonne du monde la plus propre à ſeconder ſes ſentimens. Il l'alla trouver, & aprés avoir raiſonné avec elle ſur l'état des

choſes, il l'obligea d'écrire à Monſieur ſon mari tout ce que la tendreſſe & la prudence lui purent inſpirer, & de lui envoyer Chadirac un de ſes Secretaires, en qui il avoit beaucoup de confiance, pour tâcher au moins de lui perſuader de faire demeurer l'Armée de Lamboy campée ſous Sedan.

Le Duc de Bouillon aprés avoir reçû ſa lettre, & écoûté tout ce que Chadirac avoit à lui repreſenter, lui répondit qu'il connoiſſoit bien le peril où étoient leurs affaires, plus grand à la verité par la foibleſſe de Monſieur le Comte, que par la puiſſance du Cardinal: que pour ce qui le regardoit en ſon particulier, il voyoit tout à craindre d'un accommodement qu'on feroit ſans avoir tiré l'é-

pée : qu'il ne pouvoit lui ouvrir le chemin à aucune esperance, ni même lui laisser un pretexte raisonnable de faire aucune demande : qu'au contraire il ne faloit pas douter que le Cardinal ne se vengeât tôt ou tard sur lui, de tous les avantages qu'il seroit contraint d'accorder à Monsieur le Comte : Mais que si l'on poussoit les choses, un évenement heureux au commencement de la Campagne pouvoit faire soûlever toute la France, & renverser la fortune du Cardinal. Que même il avoit avis qu'il y avoit une grande revolte en Guyenne, & que la faveur de Cinqmars, grand Escuyer de France, commençoit déja à partager la Cour : qu'enfin il trouveroit mieux sa sureté & ses avantages dans la

ſuite d'une guerre, que dans une paix qu'on feroit en l'état où étoient les choſes. Que d'ailleurs, comme il l'avoit dit à Monſieur le Comte, Lamboy ſe retireroit aſſurément dés le moment qu'il le verroit changer de deſſein, ne pouvant en attribuer la cauſe qu'à une negociation ſecrete avec le Cardinal. Que cette raiſon étoit ſans replique, & qu'elle ſeule devoit ſuffire pour faire voir qu'ils n'avoient rien à ménager. Nos Troupes, ajoûta-t-il, jointes enſemble font plus de dix mille hommes, & le Maréchal de Chatillon n'en a pas davantage. Il n'y a donc pas à balancer, il faut le combattre, ou l'obliger à ſe retirer. Lamboy en eſt convenu avec moi lorſque je l'ai fait reſoudre de s'approcher

pour entrer en France. Si nous gagnons la bataille, nous ſerons au deſſus de tout: & aprés avoir hazardé ce que j'ai hazardé, pour les ſeuls interêts de Monſieur le Comte, la victoire poura lors donner lieu à mes pretentions particulieres. Que ſi la fortune nous eſt contraire, nous tirerons cet avantage de nôtre malheur, que nôtre retraite à Sedan, & une auſſi grande reſiſtance que ſera la nôtre, fera voir à quel point les affaires ſont embarquées; & alors le dedans & le dehors du Royaume croiront eſtre intereſſez à nous empêcher de ſuccomber.

Aprés que le Duc de Bouillon eut parlé de la ſorte à Chadirac, il le renvoya, & lui donna ordre de dire à Monſieur le Comte, que les Troupes de Lamboy

avoient

avoient paſſé la Meuſe devant le point du jour, & qu'en même temps qu'il les auroit jointes aux leurs, & fait camper enſemble, il iroit le trouver, pour prendre avec lui une derniere reſolution. Cependant un parti que le Duc de Bouillon avoit envoyé à la guerre, lui raporta que le Maréchal de Chatillon avoit décampé; & quelques priſonniers qu'on avoit faits aſſurerent que ſon deſſein étoit de venir ſe poſter ſur la Meuſe, prés de Sedan, pour s'oppoſer au paſſage de Lamboy.

Aprés que le Duc de Bouillon eut reçû cet avis, & qu'il eut fait paſſer l'Armée de Lamboy, il alla auſſi-tôt trouver Monſieur le Comte, pour lui dire l'état des choſes, & pour lui faire comprendre que

maintenant il n'y avoit plus à balancer : qu'il faloit necessairement marcher au Maréchal de Chatillon. Alors Monsieur le Comte en demeura d'accord; & le Duc de Bouillon le voyant enfin si bien disposé, fit tous les efforts pour l'obliger à demeurer dans Sedan. Il lui offrit de l'y laisser le maître absolu, & lui dit, que dans la suite de la guerre il trouveroit assez d'autres occasions de signaler son courage ; mais que dans ce commencement il y alloit de tout, de conserver sa personne. Que pour son particulier, s'il perdoit la vie dans ce combat, ce lui seroit une grande consolation de le sçavoir en seureté, & en état d'empêcher que sa femme & ses enfans ne demeurassent sans appui, exposez à la

vengeance de leurs ennemis communs.

Monſieur le Comte non ſeulement refuſa de demeurer à Sedan, mais propoſa au Duc de Bouillon d'y demeurer lui-même, & de le laiſſer aller courir ſeul le hazard d'une guerre où il ne s'étoit engagé qu'à ſa ſeule conſideration.

Cette genereuſe conteſtation finit par la reſolution de marcher tous deux. Dés le même jour le Duc de Bouillon, aprés avoir entendu la Meſſe, & Communié aux Capucins, puis donné ſes ordres dans Sedan, & ſigné quelques actes qu'il avoit jugé neceſſaires pour ſa maiſon, retourna à l'Armée, & Monſieur le Comte s'y rendit auſſi quelques heures aprés.

Cependant le Maréchal de

Chatillon General intrepide, mais d'une negligence incroyable, persuadé que Lamboy étoit encore au delà de la Meuse, marcha pour s'opposer à son passage : mais il rencontra le Duc de Bouillon en tête, qui bien averti de sa marche s'étoit avancé avec un grand corps de cavalerie, & qui s'étant mis en bataille sur une hauteur, avoit fait serrer ses escadrons de si prés, qu'on ne pouvoit remarquer qu'il n'étoit pas soûtenu. Il fit en suite occuper tous les lieux des environs qui pouvoient incommoder les Ennemis. Cependant Lamboy arriva avec l'infanterie & le canon, & Monsieur le Comte avec ses troupes.

Les deux Armées étant en bataille, & prêtes d'en venir

aux mains, le Duc de Bouillon poussa au corps de reserve, où étoit Monsieur le Comte. Il le trouva qui se confessoit derriere un buisson pour la troisiéme fois de ce même jour. Aprés avoir attendu un moment pour lui parler; il entendit tirer le canon: Ainsi pressé de s'en retourner, il chargea le Capitaine des Gardes de Monsieur le Comte de lui dire, qu'en l'état où il voyoit les choses, il étoit de la derniere importance de ne pas retarder le combat un seul moment, & qu'il alloit le faire commencer.

Je ne ferai point le détail de la bataille, il y en a plusieurs relations imprimées; & si je rapportois ici les éloges qu'on y donne au Duc de Bouillon, il sembleroit qu'au lieu des Me-

moires de ſa vie, j'aurois entrepris ſon panegyrique.

Le Duc de Bouillon avec ſa cavalerie chargea celle des Ennemis, & la rompit d'abord, en ſorte que s'étant renverſée ſur l'infanterie, elle y apporta un ſi grand deſordre, qu'en fort peu de temps toute l'Armée fut en déroute. Tout réuſſit auſſi du côté où étoit Lamboy, qui combattit en Capitaine, & en homme de courage. Il n'y eut de veritable reſiſtance qu'au canon, que le Duc de Bouillon attaqua avec beaucoup de peril de ſa perſonne. Mais aprés qu'il l'eut pris, & mis en fuite les troupes qu'il y rencontra, il ne ſe ralia plus aucun corps qui parut vouloir faire ferme. Alors le Duc de Bouillon ſe trouvant aſſez prés du lieu où étoit Mon-

ſieur le Comte, il voulut aller lui-même l'aſſurer de la défaite des Ennemis, mais il le trouva mort.

La deſtinée de ce Prince eſt dautant plus étrange & plus malheureuſe qu'il perdit la vie ſans avoir combattu, & qu'il la perdit même aprés la victoire, environné de ſes Gardes, & de pluſieurs Gentilhommes, ſans que neantmoins on ait jamais pû ſçavoir veritablement par qui, ni comment il fut tué. Pour moi, aprés avoir recueilli tout ce qu'en ont dit ceux qui ſe trouverent auprés de lui, je ſuis perſuadé qu'il ſe tua lui-même. C'étoit auſſi l'opinion du Duc de Bouillon. Car il eſt conſtant qu'il leva deux fois la viſiere de ſon caſque avec le bout d'un de ſes piſtolets, & même que Ri-

quemont ſon Eſcuyer l'avertit du malheur qui lui en pourroit arriver. Il eſt conſtant auſſi que ſon coup étoit dans le milieu du front, & qu'il avoit été tiré de ſi prés, que le papier lui en étoit entré dans la tête. Cependant parce que dans le moment qu'il ſe le donna, le hazard voulut que perſonne n'avoit les yeux ſur lui, la honte & le deſeſpoir de ceux qui étoient auprés de ſa perſonne, & ſur tout leur grande préoccupation contre le Cardinal leur fit dire que c'étoit lui qui l'avoit fait aſſaſſiner par un traître qui s'étoit gliſſé parmi ſes Gardes.

A juger par tout ce que le Duc de Boüillon avoit hazardé pour Monſieur le Comte, on ne peut pas douter de l'interêt qu'il avoit à la conſervation de ſa

perſonne.

personne. Et à considerer aussi l'état où le gain de la bataille mettoit la fortune de ce Prince, il n'est pas difficile de comprendre quelle fut en toute maniere la perte que fit le Duc de Bouillon en le perdant, ni par consequent quelle fut sa douleur. Cependant sçachant de quelle importance il étoit d'éviter le desordre qu'aporte d'ordinaire dans les troupes la passion du butin, & l'ardeur de la victoire; il retourna sur ses pas, & n'oublia rien de tout ce qui la lui pouvoit assurer. Elle fut en effet si entiere, que le Maréchal de Chatillon perdit toute son Infanterie, & presque tous les principaux Officiers de l'Armée y furent tuez, ou faits prisonniers.

Dés le même jour le Duc de

Bouillon envoya Salaignac vers Monſieur le Cardinal Infant, pour lui donner avis du gain de la bataille, & de la mort de Monſieur le Comte; & pour l'aſſurer en même temps que le Traité étant relatif entre ce Prince & lui, il étoit prêt de l'entretenir en tous ſes points, pourvû qu'il obligeât les Eſpagnols de l'executer auſſi en ce qui regardoit l'avenir, & de reparer les manquemens du paſſé.

En attendant le retour de Salaignac le Duc de Bouillon, avec le General Lamboy, alla aſſieger Doncheri Place ſur la Meuſe, à deux lieuës de Sedan. Il l'emporta en quatre jours: puis il voulut avancer en France, perſuadé que ſi le bruit de ſa victoire avoit relevé d'abord les

eſperances des ennemis du Cardinal, la mort de Monſieur le Comte, qu'ils auroient ſans doute appris en même temps ne les auroit pas moins conſternez: qu'ainſi il étoit de la derniere conſequence de faire voir par la continuation de leurs progrés, que le parti ſubſiſtoit toujours. Mais Lamboy, ſans combattre les raiſons du Duc de Bouillon; propoſa ſeulement de differer quelques jours pour laiſſer rafraîchir ſes Troupes. Cependant quelles inſtances que lui pût faire le Duc de Bouillon, il fut impoſſible de l'obliger de paſſer plus avant; au contraire il envoya trois de ſes meilleurs Regimens vers Aire: puis aprés avec le reſte de ſon Armée il repaſſa la Meuſe pour ſuivre le Cardinal Infant, qui

marchoit pour le ſecours d'Aire, & qui lui avoit envoyé ordre de l'aller joindre.

Le Duc de Guiſe revenu depuis peu de Bruxelles prit le parti de ſe retirer avec Lamboy, mécontant de ce que le Duc de Bouillon ne l'avoit pas attendu pour donner la bataille.

Le Duc de Bouillon le fit ſuivre par un Gentilhomme, pour lui dire que ce n'étoit pas executer le Traité qu'ils avoient ſigné enſemble, que de ſuivre les Eſpagnols lorſqu'ils l'abandonnoient. Que s'il avoit quelque deſſein qui regardât leurs interêts communs, il étoit neceſſaire d'en concerter, & que s'il vouloit lui donner un rendez-vous, il s'y trouveroit ſans y manquer. Le Duc de Guiſe

répondit qu'il reviendroit à Sedan dans trois jours, & que là ils prendroient toutes leurs mesures ensemble. Cependant non seulement il n'y revint pas, mais on n'entendit plus parler de lui.

Lamboy à qui le Duc de Bouillon avoit fait faire un compliment par le même Gentilhomme, lui écrivit une lettre que j'ai en original, & qui fait bien voir la grande estime qu'il avoit pour lui. Aprés lui avoir parlé de ses interêts particuliers touchant les prisonniers qu'il avoit laissé à Sedan, & le canon qui avoit été pris le jour de la bataille, il ajoûte ces propres mots : Au reste, Monseigneur, je voi bien que vôtre Altesse va faire sa paix avec la France, surquoi je n'ai rien à

dire. Mais j'ai grand regret de me voir privé de ſervir plus long-temps ſous les ordres d'un ſi grand Capitaine, à qui je demeure toujours, & avec reſpect, &c.

Le Duc de Bouillon ſe voyant abandonné de la ſorte, renvoya en diligence Salaignac vers le Cardinal Infant, chargé d'une inſtruction ſignée de lui. Il ſe plaignoit premierement, de ce que depuis la mort de Monſieur le Comte il n'avoit daigné envoyer perſonne pour témoigner qu'il prenoit part à une perte ſi conſiderable, par la qualité de la perſonne, & l'interêt du parti: Que même dans la réponſe qu'il avoit reçûë de ſon Alteſſe Royale, par le retour de Salaignac, bien éloigné de parler de ce Prince, dans les ter-

mes qui ſont dûs à un Prince du ſang de France, elle l'avoit confondu ſans diſtinction avec des perſonnes qui n'étoient pas de ſa naiſſance, voulant parler de Monſieur de Guiſe, & de lui-même : Enſuite il l'aſſuroit encore qu'il étoit prêt d'executer le Traité : mais il declaroit qu'il s'en départoit ſi les Eſpagnols ne reparoient le paſſé, & ſi l'Empereur & eux n'envoyoient inceſſament les troupes & l'argent qu'ils avoient promis pour la continuation de la guerre. Il parloit auſſi des avances & des pertes qu'il avoit faites tant par l'Atmée du Roi, que par celle Lamboy ; il repreſentoit la franchiſe avec laquelle il avoit agi dans toute cette guerre : diſoit qu'il laiſſoit à d'autres à dire ce qu'il avoit contribué au gain

de la bataille, & ſupplioit ſon Alteſſe Royale de vouloir conſiderer que la ſituation de leurs affaires paroiſſoit ſi avantageuſe, qu'il n'y avoit rien qu'on ne dût attendre ſi l'on vouloit ſe mettre en état de pourſuivre la victoire : il ajoûtoit qu'il prendroit pour une rupture manifeſte les remiſes & les longueurs qu'on apporteroit à lui répondre, & à ſatisfaire à ſes demandes : qu'en ce cas il retiroit ſa parole, & donnoit charge à Salaignac de demander ſes ſeings, proteſtant devant tous les Princes de l'Europe, qu'ayant été abandonné ſans avoir égard à la foi d'un Traité ſolemnel, ni aux avantages d'une bataille gagnée & d'une Ville priſe, on le reduiſoit à chercher ſa ſureté dans

un accommodement.

La réponſe du Cardinal Infant n'étoit remplie que des éloges du Duc de Bouillon, & des exemples de ceux qui s'étoient perdus pour s'eſtre confiez au Cardinal de Richelieu, aprés s'eſtre declarez contre lui : mais il évitoit de répondre poſitivement aux demandes & aux plaintes, & concluoit par ces propres mots : Que ſi les Eſpagnols, dit-il, ont manqué au Traité, l'Empereur l'ayant executé de ſa part, il eſt juſte que ſon Alteſſe s'adreſſe à lui ſur tous leurs manquemens, & elle ne peut ſe dégager ſans ſçavoir ce qu'il lui répondra : mais Lamboy s'étant retiré, il n'étoit pas poſſible d'attendre une réponſe qui devoit venir de ſi loin ſans s'expoſer à un peril manifeſte.

Le Maréchal de Brezé à la tête d'une Armée avoit joint le Maréchal de Chatillon depuis la bataille. Le Roi s'étoit aussi avancé sur la frontiere, & étoit déja à Rethel; en sorte que toutes les troupes jointes ensemble étoient de vingt-cinq mille hommes.

Le Duc de Bouillon se voyant dans cette extremité reduit à se retirer dans Sedan, & à se soûtenir de ses propres forces, ne douta point qu'il ne fût assiegé. Ainsi il tourna toutes ses pensées à se mettre en état d'y faire une glorieuse resistance. En effet il n'est pas difficile de juger que le Cardinal animé contre lui au point qu'il l'étoit, n'eût une extrême passion de le perdre entierement. Mais dans la mauvaise disposition où la Cour, & le

reste du Royaume étoient pour le Cardinal ; & en l'état incertain où il voyoit le siege d'Aire, il étoit d'une perilleuse consequence d'entreprendre celui de Sedan. D'ailleurs toutes les personnes considerables qui étoient prés du Roi amis, ou ennemis du Cardinal, parloient en faveur du Duc de Bouillon. Ceux-ci portez du desir d'empêcher qu'un Prince, son ennemi si declaré, ne succombât : les autres par generosité, le voyant, aprés une si grande action, ainsi exposé sans aucune esperance de secours.

Enfin le Roi étant arrivé à Mezieres, le Cardinal fit offrir son entremise au Duc de Bouillon. Il l'accepta avec une confiance égale à la sincerité dont elle lui étoit offerte.

Dés le moment que la negociation fut commencée, & qu'on eut accordé la tréve, Cinqmars, Grand Escuyer de France, dont la faveur étoit tout-à-fait declarée, & déja fort suspecte au Cardinal, fit rechercher d'amitié le Duc de Bouillon, par l'entremise de de Thou, qui fit plusieurs voyages à Sedan, sous pretexte de l'attachement & de l'amitié qu'il avoit pour le Duc de Bouillon; mais en effet pour lui offrir toutes choses de la part de Cinqmars. Il l'assura même qu'il avoit déja beaucoup travaillé à radoucir l'esprit du Roi, & à le faire revenir de l'aigreur & de la colere que le Cardinal lui avoit inspirée.

Le Duc de Bouillon répondit à ses offres & à ses avances en la maniere que l'honnêteté

& l'état preſent de ſa fortune le demandoient. Il fut perſuadé dans la ſuite qu'en effet ſes bons offices ne lui avoient pas été inutiles.

Cependant la paix fut concluë de la maniere la plus glorieuſe que le Duc de Bouillon le pouvoit ſouhaiter. Le Cardinal voulut paroître dans le Traité comme caution du Duc de Bouillon, & comme garand vers lui que ſa Majeſté feroit auſſi executer ſincerement juſques aux articles de la moindre conſequence.

Le Duc de Bouillon alla à Mezieres voir le Roi. Il en fut reçû avec toutes les demonſtrations poſſibles d'une grande eſtime, & d'un entier oubli du paſſé. Le Cardinal n'obmit rien de tout ce qu'il crut capable de

persuader au Duc de Bouillon qu'il vouloit sincerement son amitié. Il dit au Roi, en presence de tout le monde, qu'il faloit lui donner une Armée à commander, & que puis qu'avec les Espagnols il avoit sçû batre les Troupes Françoises, il n'étoit rien que l'on ne deût attendre de son experience, & de son courage lorsqu'il seroit à leur tête. Cependant aprés tout ce qui venoit de se passer, & l'opinion generale qu'on avoit du Cardinal sur les reconciliations, plus il témoignoit d'empressement au Duc de Bouillon, moins le Duc de Bouillon le croyoit de bonne foi.

Le Roi n'entra point dans Sedan, ni le Cardinal aussi. Cinqmars y alla dîner avec plu-

ſieurs de ſes amis. Le Duc de Bouillon y fut viſité generalement de toute la Cour, & l'on ne pouvoit ſe taire de l'eſtime extraordinaire qu'on avoit pour lui: car ſi ce qu'il avoit fait le jour du combat, & dans toute cette guerre, avoit augmenté la reputation qu'il avoit dans les armes; on ne lui donnoit pas de moindres loüanges d'avoir oſé ſe declarer contre un ſi grand Roi, & contre un Miniſtre ſi redoutable, & d'avoir mis ainſi ſa Maiſon, & toute ſa fortune au hazard d'une bataille, plûtôt que de faire ſortir de chez lui un Prince malheureux qui s'y étoit refugié.

La Paix ayant été faite en cette maniere, le Roi s'en retourna à Paris, & le Duc de Bouillon demeura à Sedan. Comme

il étoit parfaitement instruit de sa Religion, & qu'il avoit tous les sentimens d'un veritable Chrétien, il attribuoit toujours à Dieu le succés de toutes ses affaires : il voulut aussi par des prieres publiques qu'il fit faire, lui rendre graces du peril dont il venoit de sortir. Il sembloit qu'aprés en estre échappé avec tant de gloire & de bonheur, il devoit s'attendre à une vie plus tranquille; mais il n'étoit pas né pour le repos, & aprés ce qui venoit de se passer, l'incertitude de la conduite qu'il avoit à prendre dans la paix n'agita pas moins son esprit pendant quelques jours, qu'il l'avoit été pendant la guerre. Quelques grandes que fussent ses lumieres, & quelque éloigné qu'il fut naturellement de l'irresolution,

reſolution, il n'étoit pas facile en cette occaſion de ſe déterminer. Chaque parti qu'il pouvoit prendre avoit de grands inconveniens. Faire un long ſejour à Sedan, & prendre des pretextes pour éviter d'en ſortir, c'étoit ſe rendre ſuſpect à la France, s'expoſer à des nouveaux dangers, & ſe fermer le ſeul chemin qui lui reſtoit pour la gloire, & pour la fortune. Si l'on prenoit la reſolution de le pouſſer, quel ſecours pouvoit attendre de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne qui venoient de l'abandonner ſi cruellement, & dans une conjoncture où leurs propres interêts devoient les obliger à le ſoûtenir, quand même ils n'auroient pas dû s'y porter par leurs engagemens. Prendre la reſolution d'aller à

la Cour, quelle ſeureté pour lui. Il s'étoit trouvé l'ame du ſeul parti qu'on eut jamais oſé former directement contre le Cardinal de Richelieu. Il avoit fait imprimer à Sedan un manifeſte injurieux ſur ſon miniſtere. Il venoit de gagner une bataille, & de faire une paix trop glorieuſe pour croire qu'elle pût eſtre ſi-tôt effacée de l'eſprit du Cardinal. Et le Cardinal étoit trop connu pour s'imaginer qu'on pût ſeparer en lui le ſouvenir d'une injure, & le deſir de la vengeance.

Le Duc de Bouillon mettoit au rang des plus grandes peines de ſa vie ce qu'il avoit ſouffert dans cet état incertain. Elles devoient en effet avoit été dautant plus grandes, que je lui ai oüi dire pluſieurs fois, qu'en-

tre deux partis il valoit mieux prendre le mauvais, que de n'en prendre aucun ; parce que tout perissoit par ne rien faire, au lieu que par l'action & par le temps l'on pouvoit attendre un succés heureux des affaires qui paroissoient les plus desesperées dans leur commencement. Enfin aprés avoir balancé toutes choses, il resolut d'aller à la Cour, & d'y mener Madame sa femme & ses enfans ; & pour faire voir qu'il agissoit avec une confiance abandonnée, il resolut encore d'aller faire quelque sejour à Turenne, & dans d'autres terres qu'il avoit en Guyenne.

LIVRE SECOND.

LA bataille de Sedan fut donnée le ſixiéme de Juillet. Le Traité de Paix fut ſigné à Mezieres le huitiéme d'Aouſt : & vers le quinziéme de Septembre le Duc de Bouillon partit de Sedan pour aller à la Cour. Il la trouva à Neſle en Picardie. De Thou alla au devant de luy, & Cinqmars le vint voir auſſi-tôt qu'il fut arrivé.

De la maniere dont le Roi le reçût, & dont le Cardinal agît avec lui, il eut ſujet de croire que les choſes étoient au même état qu'il les avoit laiſſées. Cependant de Thou n'oublioit rien de tout ce qu'il jugeoit capa-

ble d'affermir la liaiſon qu'il avoit commencée entre le Duc de Bouillon & Cinqmars, & il croyoit ne pouvoir donner au Duc de Bouillon des marques plus ſolides de ſon attachement, & de ſon amitié.

De Thou avoit de l'eſprit, de la bonté, du courage, & les intentions tres-nobles ; mais ſa grande activité le faiſoit ſouvent entrer en beaucoup d'affaires qu'un homme capable de plus grande reflection eût ſans doute rejettées. Il avoit commencé par la robe. Quelque temps aprés il avoit voulu prendre l'épée. Puis enfin il étoit demeuré ſans profeſſion ; ce qu'un homme de merite doit regarder comme une des plus deſagreables conditions où il ſe puiſſe trouver. Parmi tous ces

états differens qui marquoient en lui quelque inquietude, il avoit neantmoins conſervé la reputation d'une grande probité. Il étoit alors tres-mécontent du Cardinal ſur quelque emploi qu'il lui avoit refuſé dans la guerre, & ce mécontentement ne contribuoit pas peu ſans doute à l'animer contre ce Miniſtre. Enfin de Thou ſe mit dans l'eſprit de le perdre. Il crût que ſelon le monde il ne pouvoit rien entreprendre de plus glorieux, & que ſelon Dieu il ne pouvoit faire rien de plus juſte. Il lui paroiſſoit que le pouvoir du Cardinal diminuoit tous les jours, & qu'au contraire la faveur de Cinqmars augmentoit de telle ſorte, qu'il étoit maître abſolu de l'eſprit du Roi. Parmi tant de préven-

tions il étoit difficile que dans le plan que fit de Thou au Duc de Bouillon de l'état de la Cour, il ne donnât quelque chose à sa passion. Il y a beaucoup d'apparance que ce fut lui aussi qui porta Cinqmars à faire demander au Duc de Bouillon une heure pour lui pouvoir dire confidemment son état auprés du Roi, & lui demander ses conseils sur le sujet du Cardinal: mais lorsque de Thou en fit la proposition au Duc de Bouillon, il répondit qu'il n'y avoit rien de si dangereux pour lui, & même pour Cinqmars, que de laisser soupçonner qu'ils eussent ensemble quelque commerce particulier. Que le Cardinal étant informé jusques aux choses de la moindre consequence, il n'étoit pas possible qu'ils eussent

une converſation particuliere, & ſur tout dans un lieu comme Neſle, ſans qu'il en fût averti. Le Duc de Bouillon pria donc de Thou de détourner Cinqmars de cette penſée, & de lui faire comprendre que la conſideration de leurs interêts communs étoit la ſeule raiſon qui l'empêchoit d'y conſentir. Il ajoûta à de Thou, qu'à lui parler comme à ſon ami, il vouloit tres-bien vivre avec Cinqmars, & répondre aux avances qu'il lui faiſoit, & aux offices qu'il en avoit reçûs; mais que ces offices n'étoient pas d'une nature à devoir l'entraîner aveuglement dans ſes interêts; qu'enfin il n'étoit pas reſolu de ſe remettre dans de nouveaux embarras, & qu'en l'état où il voyoit les choſes, ce ſeroit en

prendre

prendre infailliblement le chemin, s'il ſe mêloit de la conduite de Cinqmars. Que ſi le Cardinal & Cinqmars étoient deux particuliers, il ne feroit pas difficulté de ſe declarer pour Cinqmars : mais que ni l'un ni l'autre ne pouvoient pas eſtre regardez en cette maniere, le Cardinal par ſa qualité de Miniſtre abſolu, & Cinqmars par celle de Favori declaré. De Thou promit au Duc de Bouillon de ménager les choſes, en ſorte que les bonnes diſpoſitions de Cinqmars n'en ſeroient pas changées. En effet, le Duc de Bouillon s'étant rencontré le lendemain chez le Roi, Cinqmars trouva moyen de lui dire, qu'il ne ſouhaitoit rien ſi paſſionnément que ſon amitié ; mais qu'il avoit prié de Thou de l'aſſurer

qu'il ne vouloit la demander qu'aprés l'avoir meritée par quelque ſervice conſiderable. Le Duc de Bouillon lui répondit par un compliment ordinaire, & lui dit qu'il ſe remettoit auſſi de tout le reſte à ce que de Thou lui diroit de ſa part.

Lorſque le Duc de Bouillon alla à Neſle, il envoya Madame ſa femme avec ſes enfans l'attendre à Paris, dans le deſſein de ne s'y rendre qu'avec le Roi. Neantmoins voyant qu'il devoit eſtre encore quelque temps en Picardie, le Duc de Bouillon n'y demeura que dix ou douze jours, preſſé de la ſaiſon pour ſon voyage de Guyenne, & plus preſſé encore de quitter la Cour, jugeant qu'en l'état où il voyoit les affaires, il étoit de la prudence

de n'y pas faire un plus long ſejour.

Aprés avoir pris congé du Roi, & du Cardinal, il alla dire adieu à Cinqmars, qui lui renouvella toutes les proteſtations qu'il lui avoit déja faites, & lui dit que lorſqu'il viendroit à ſa connoiſſance quelque choſe dont il faudroit l'informer, il s'adreſſeroit à de Thou pour le lui faire ſçavoir. Le Duc de Bouillon lui répondit, que s'il vouloit prendre ce ſoin il ne pouvoit mieux s'adreſſer, puis qu'il avoit en de Thou une confiance entiere. Ils ſe ſeparerent de la ſorte, c'eſt à dire tres-bien enſemble; mais ſans eſtre entré en aucun détail particulier.

Cinqmars étoit tres-bien fait, & tres-aimable de ſa perſonne. Il avoit du courage, l'eſprit

Universitas

élevé, audacieux, capable de grandes entrepriſes, & porté à les conduire avec beaucoup d'artifice & d'application. Mais comme il n'avoit que vingt & un an, il étoit ſans experience; d'ailleurs indocile, & preſomptueux, qui ſont des défauts preſque toujours inſéparables de la fortune & de la jeuneſſe: & ces défauts ſont d'autant plus dangerenx, que la préſomption engage à des entrepriſes temeraires, & que l'indocilité empêche de les abandonner: Ainſi Cinqmars, quelques remontrances que lui fiſſent ſes amis, ne pût jamais ſe vaincre ſur la haine qu'il avoit pour le Cardinal. S'il avoit ſeulement été capable de la moderer, & qu'il eût pû captiver ſon eſprit auprés du Roi, il n'étoit point de

grandeur à laquelle il n'eût pû pretendre avec le temps, vû l'inclination violante que son Maître avoit pour lui, & vû l'âge & le peu de santé du Cardinal. Mais enfin il lui fut impossible de prendre sur ces deux points une conduite qui fut de durée, soit qu'il fût entraîné par la fatalité de sa destinée, soit parce que les hommes n'ont pas encore trouvé ce point d'habileté, de sçavoir retarder le cours de leur fortune pour l'affermir. Quelque ardeur neantmoins que Cinqmars eut pour l'avancement de la sienne, il ne laissoit pas de donner beaucoup à ses plaisirs, & de laisser voir l'aversion insurmontable qu'il avoit pour tous ceux du Roi; & comme ce Prince avoit l'esprit porté à la pieté, il ne cherchoit

pour ſe délaſſer que des amuſemens innocens. Ainſi tout ce qui pouvoit le ſoûlager, ou le divertir, accabloit ſon Favori de triſteſſe & de chagrin.

L'Abbé de Beaumont, lors Maître de chambre du Cardinal, & depuis Precepteur du Roi, & Archevêque de Paris, m'a conté qu'un jour ſon Maître l'ayant envoyé vers Cinq-mars, pour l'avertir que le Roi étoit fort aigri contre lui, il le trouva dans ſa chambre pleurant à chaudes larmes, & maudiſſant ſa deſtinée. Il dit pluſieurs fois qu'il aimoit mieux renoncer à toutes choſes que de ſoûtenir plus long-temps la vie qu'il lui falloit mener auprés du Roi. Enfin il étoit dans de ſi grands emportemens, qu'à peine Beaumont pût lui faire com-

prendre, que le mécontentement du Roi contre lui venoit de ce qu'au retour de la chasse du Blereau, il avoit paru si fatigué, qu'il n'avoit pû demeurer un moment dans l'appartement du Roi, qui s'étoit retiré exprés dans son cabinet, pour n'y appeller que lui seul.

Le Cardinal dans le commencement prenoit soin de la conduite de Cinqmars. Il avoit même aidé en quelque sorte à sa fortune par amitié pour le Maréchal de Fiat son pere, qui lui étoit déja redevable de sa fortune: mais peut-être aussi parce qu'il sçavoit que la place de Favori ne pouvoit demeurer vuide, & qu'ayant vû le grand penchant du Roi pour Cinqmars, il avoit jugé plus à propos de le suivre que de s'y opposer.

Au retour du voyage de Picardie, Cinqmars demanda au Roi de le faire entrer dans le Conseil. Il crut que le Cardinal n'auroit aucun pretexte de s'y opposer, puisqu'il n'ignoroit pas que le Roi lui rendoit compte de ce qui s'y passoit de plus secret & de plus important. Cependant lorsque le Roi en fit la proposition, le Cardinal s'emporta jusqu'à dire qu'il suffiroit pour décrier les affaires dans les Païs étrangers, de laisser voir qu'une aussi petite tête que celle de Cinqmars y avoit quelque part : puis il l'envoya chercher, & lui dit à lui-même ce qu'il venoit de dire au Roi : A quoi il ajoûta des paroles si offensantes, que Cinqmars outré de douleur sortit d'avec lui comme un homme desesperé.

Peu de jours aprés, sur ce qu'on avertit le Cardinal que Cinqmars étoit amoureux de la Princesse Marie, & qu'il pensoit à l'épouser, il en fit des railleries tres-picquantes, & dit qu'il ne croyoit pas que cette Princesse eût tellement oublié sa naissance qu'elle voulût s'abaisser jusqu'à un si petit compagnon. Ce discours rapporté à Cinqmars acheva de mettre le comble à sa haine. Cependant ses démêlez n'éclaterent point alors, parce que le Cardinal jugea qu'il étoit de son interêt de ne pas laisser voir les pensées élevées de Cinqmars, & les peines qu'il lui donnoit: & Cinqmars ne crut pas aussi devoir donner connoissance à personne du discours qu'avoit fait le Cardinal, & du traite-

ment qu'il en avoit reçû.

Pendant que ces choses se passoient entre le Cardinal & Cinqmars, le Duc de Bouillon fit son voyage de Guyenne. En passant à Orleans le hazard voulut qu'il rencontra Monsieur le Duc d'Orleans. Le Duc de Bouillon vouloit l'éviter, sçachant qu'il s'étoit souvent expliqué de la haine qu'il avoit pour lui. Cette haine étoit fondée sur ce que du temps que ce Prince s'étoit retiré à Bruxelles, il avoit plusieurs fois fait chercher le Duc de Bouillon pour l'attirer dans son parti, sans jamais avoir pû l'y engager. Il le reçût neantmoins d'une maniere tres-obligeante, & voulut même le retenir pour faire la S. Hubert à Chambort.

Aprés qu'il fut arrivé à Tu-

renne, & qu'il eut donné quelques jours aux affaires d'une Terre si considerable, où il n'avoit jamais été, il alla dans celles qu'il avoit en Perigord. Estant à Limeüil, & revenant de la chasse, un homme inconnu lui rendit un billet que de Thou lui écrivoit. Il fut extrêmement surpris quand il vid qu'il étoit datté d'une demie-lieuë de Limeüil, & qu'il trouva que de Thou le prioit de lui donner un lieu où il le pût voir sans estre connu. Il fit ce que de Thou lui demandoit: & lorsqu'ils furent ensemble, de Thou lui dit qu'il venoit le prier instamment de la part de Cinqmars de vouloir retourner à la Cour, & que son retour y étoit d'une tres-grande importance. Le Duc de Bouillon lui demanda les raisons qui

pouvoient obliger Cinqmars à lui propoſer de faire une démarche ſi extraordinaire : mais il fut bien ſurpris lorſque de Thou lui répondit que Cinqmars ne les lui avoit pas confiées. Ce procedé lui parut tres-offenſant à ſon égard, & preſque incroyable à l'égard de de Thou. Il lui dit que comme il ne venoit que d'arriver, il lui étoit impoſſible de s'en retourner ſans aucun pretexte, & ſans aucune raiſon apparente. Qu'il le prioit de faire comprendre à Cinqmars, & même de ne lui pas témoigner tout ſon mécontentement : qu'il faloit donner quelque choſe à la jeuneſſe : que la faveur avoit auſſi ſes privileges, & que même il ſe croyoit obligé à ménager Cinqmars, par la conſideration des offices

qu'il en avoit reçûs, & par la confiance qu'il lui avoit témoigné en Picardie. Ils raisonnerent ensuite sur l'état de la Cour, & de Thou s'en retourna peu satisfait de son voyage.

Environ trois sepmaines aprés que de Thou s'en fust retourné, le Duc de Bouillon étant à Turenne, reçût une lettre du Roi qui lui ordonnoit de se rendre en diligence à la Cour. Il partit incontinent; & en même temps qu'il fut arrivé à Paris, de Thou le vint trouver, pour le prier de la part de Cinqmars, qu'il pût lui parler devant qu'il vid le Roi, ni le Cardinal. Le Duc de Bouillon eut beaucoup de peine à se résoudre à une entreprise qu'il jugea tres-perilleuse: neantmoins de Thou l'obligea d'y consentir, aprés lui avoir dit

les meſures qu'il avoit priſes pour le pouvoir faire ſans rien craindre.

Le Duc de Bouillon demanda lors à de Thou, ſi Cinqmars ne lui avoit point dit enfin le ſujet du voyage qu'il lui avoit fait faire en perigord. De Thou lui dit qu'il n'en ſçavoit pas davantage, que lors qu'il l'avoit quitté; mais que Cinqmars l'avoit fort aſſuré qu'ils verroient bien dans la ſuite que ni l'un ni l'autre n'auroient ſujet de ſe plaindre de la maniere dont il avoit uſé en cette occaſion.

Le Roi faiſoit alors ſon ſejour à Saint Germain. De Thou y mena le Duc de Boüillon dans ſon carroſſe, & à la faveur de la nuit, & des précautions qu'on avoit priſes, lui & Cinqmars ſe virent ſans qu'on le ſçût. Fon-

traillles ſe trouva dans la chambre de Cinqmars. Cinqmars le preſenta comme ſon ami intime au Duc de Bouillon, qui ne l'avoit jamais vû, & ajoûta en le preſentant, que quoi qu'il eut une confiance entiere en Fontrailles, il n'eût pas pris la liberté de le faire trouver en cette entreveuë ſans le conſentement du Duc de Bouillon, s'il n'avoit jugé qu'il y avoit toujours plus de ſeureté aux perſonnes de qualité qu'à des valets; & qu'enfin il avoit fait retirer tous ſes gens, ſous pretexte de vouloir eſtre ſeul avec Fontrailles, comme cela lui arrivoit ſouvent.

Aprés les premiers complimens Fontrailles & de Thou ſe retirerent dans un cabinet, & lors Cinqmars commença à dire

au Duc de Bouillon, que le Roi ne ſe portoit pas bien depuis ſon retour de Picardie : que neantmoins le Cardinal n'avoit pas laiſſé de le faire réſoudre au voyage de Catalogne: Qu'on avoit auſſi reſolu preſque en même temps de le faire venir de Turenne, pour lui donner le commandement de l'Armée d'Italie, & qu'il avoit jugé tres-important qu'avant qu'il vit perſonne, il fut averti qu'on avoit cette penſée, dautant plus qu'il ne pouvoit ſe perſuader qu'elle fût venuë au Cardinal par aucune bonne intention; puiſqu'il ne perdoit point d'occaſion de donner au Roi de mauvaiſes impreſſions de lui. Qu'il lui avoit dit depuis peu que Madame ſa femme avoit beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit,

eſprit, & le cœur entierement porté pour l'Eſpagne.

Qu'il avoit entendu que Monſieur des Noyers diſoit au Roi, que ce n'étoit pas une choſe difficile de lui ôter Sedan, parce qu'étant obligé par le Traité de protection d'y recevoir les troupes du Roi, on ſeroit en droit de l'arrêter en cas qn'il refuſât celles qu'on y voudroit envoyer. Qu'enfin la méfiance qu'on avoit de lui étoit ſi grande, qu'il n'y avoit rien qui parut plus important au Cardinal que de l'empêcher de retourner à Sedan. Qu'on ne vouloit pas même ſouffrir qu'il demeurât en Guyenne, & que la maniere dont il avoit été viſité avoit donné de l'ombrage. Que ſans doute l'on ne vouloit l'envoyer en Italie que pour pouvoir s'aſ-

ſurer de ſa perſonne, en cas que le Roi vint à mourir. Qu'il ne ſeroit pas difficile de l'arrêter dans une Armée où il n'auroit aucune troupes à lui, pas même un ſeul ami, & où il n'étoit connu que par ſa reputation ſeulement. Que quelque grand Capitaine qu'il fût, elle s'y trouveroit même fort expoſée par les choſes extraordinaires que le Comte d'Harcourt y avoit faites. Que pour les ſoûtenir il falloit eſtre aſſuré d'une auſſi grande fortune que la ſienne, & d'avoir le miniſtere favorable comme lui. Que d'ailleurs le fort des affaires ſeroit maintenant du côté de la Flandre, ou de l'Allemagne

Cinqmars ajoûta qu'il étoit mieux avec le Roi qu'il n'avoit jamais été. Qu'il n'étoit pas

moins aſſuré des bonnes graces de Monſieur, à qui il avoit fait dire depuis peu par le Comte d'Aubijoux, qu'on vouloit l'obliger de faire le voyage de Catalogne, mais qu'il lui conſeilloit de n'y pas aller, étant aſſuré que la penſée du Cardinal étoit de l'y faire arrêter ſi le Roi venoit à mourir. Qu'en ce cas le Cardinal n'avoit pas de petits deſſeins, puiſqu'il avoit même propoſé au Roi, ſous de foibles pretextes, de laiſſer la Reine avec ſes deux enfans au Château de Vincennes, dont Chavigni, creature de ce Miniſtre, étoit Gouverneur. Qu'on étoit perſuadé que le Roi ne pouvoit vivre longtemps. Que c'étoit pour cette ſeule conſideration que le Cardinal l'avoit porté au voyage de

de Catalogne, ſous pretexte de la neceſſité des affaires. Qu'il ne doutoit pas que mourant éloigné de la Reine & de ſes enfans, & lui étant maître du Confeſſeur & des affaires, il ne le fût auſſi de toutes les penſées du Roi quand il ſeroit à l'extremité, & qu'alors étant maître auſſi de la Cour & de l'Armée, ſon ambition n'auroit de bornes que celles qu'il ſe voudroit preſcrire. J'ai fait auſſi dire à Monſieur, ajoûta Cinqmars, que dans cette extremité je lui conſeillois de s'aſſurer des Eſpagnols, afin qu'en cas que le Roi vint à mourir, le parti qu'il pourroit faire en France ſe trouvât appuyé des Etrangers, par un Traité qui ſeroit fondé ſur le deſſein d'une paix generale; & que par là on ſe pourroit met-

tre à convert des pernicieux desseins du Cardinal leur ennemi commun. Je suis même persuadé, continua-t-il, que le moyen le plus infaillible pour le perdre, le Roi ne mourant pas, c'est de disposer Monsieur à prendre les armes, parce qu'étant d'intelligence avec lui, comme je le serai, & voyant souvent le Roi tellement lassé de son ministere, qu'il voudroit en estre délivré, je ferai que son Altesse Royale ne se declarera que dans une conjoncture si favorable, que je pourrai infailliblement faire prendre une derniere resolution au Roi contre le Cardinal, & j'ai fait un projet du Traité d'Espagne que je veux vous montrer.

Alors le Duc de Bouillon l'interrompit, & lui dit qu'il étoit

bien-aiſe de s'expliquer avec lui ſur le ſujet des Eſpagnols : qu'il venoit de ſortir de leurs mains, & qu'il étoit reſolu de n'y rentrer jamais : qu'il avoit trop éprouvé leur peu de foi, & leur foibleſſe : que d'ailleurs la diviſion étoit ſi grande parmi eux, qu'il étoit impoſſible qu'ils ſe portaſſent jamais à aucune entrepriſe conſiderable, ou que dans la ſuite ils ne la ruinaſſent eux-mêmes par leur mes-intelligence.

Cinqmars ſurpris au dernier point de trouver le Duc de Bouillon ſi oppoſé au Traité d'Eſpagne, & voyant que dans une affaire de cette conſequence il s'étoit trop avancé avec un homme qui n'entroit pas dans ſes deſſeins, reprit neantmoins ſon diſcours, ſans paroître embarraſſé.

Il dit au Duc de Bouillon que nonobſtant toutes ces conſiderations, il ſeroit toujours avantageux que Monſieur fiſt un Traité avec les Eſpagnols, parce qu'il en ſeroit plus conſiderable, & que lui ayant tout pouvoir ſur ſon eſprit l'empêcheroit de s'en ſervir, ſi dans la ſuite on ne le trouvoit abſolument neceſſaire. Là-deſſus étant rentré ſur ce qui regardoit le Duc de Bouillon, il l'aſſura qu'il avoit fait ſa paix avec ſon Alteſſe Royale, & qu'il l'avoit diſpoſée à s'éclaircir avec lui ſur les choſes dont elle diſoit avoir ſujet de ſe plaindre. Que la premiere fois qu'elle le verroit elle lui en parleroit peut-être d'elle-même.

Cinqmars finit en faiſant remarquer au Duc de Bouillon

combien il devoit conter ſur lui, puiſqu'il venoit de lui donner des marques d'une ſi grande confiance : Quil y alloit de ſa fortune & de ſa vie que le ſecret en fût gardé.

Le Duc de Boüillon lui répondit qu'il n'auroit pas ſujet de s'en repentir : qu'il n'en parleroit à perſonne du monde : qu'il lui demandoit le même ſecret, ſur tout en ce qui regardoit le Traité d'Eſpagne. Il s'enquit ſi de Thou n'en avoit pas de connoiſſance, & Cinqmars lui ayant répondu qu'il ne lui en avoit point parlé, le Duc de Bouillon lui promit qu'il ne lui en parleroit point auſſi ; & lui dit, que pour ce qui regardoit l'employ d'Italie, il y penſeroit : qu'aprés en avoir balancé les avantages & les inconveniens il prendroit

ſa

ſa reſolution, & que pour tout le reſte ils pourroient en parler à loiſir.

L'on peut juger par tous ces diſcours de Cinqmars que le Duc de Bouillon ſe retira avec une matiere aſſez ample de raiſonner & de craindre. Il voyoit bien que l'ambition de Cinqmars & ſa haine pour le Cardinal pouvoient lui faire exagerer beaucoup de choſes: mais auſſi à juger ſainement de l'état de la Cour, & du ſien particulier, il trouvoit de grandes vray-ſemblances à tout ce qu'il venoit d'apprendre. Ce qu'il y avoit de plus preſſé pour lui, c'étoit de ſe déterminer ſur l'emploi d'Italie: puiſque le Roi l'ayant fait venir pour ce ſujet, il y avoit apparence qu'il ne ſeroit pas long-temps ſans lui en parler:

s'il l'acceptoit il y avoit beaucoup de raiſons d'en apprehender les ſuites : Mais dans la conjoncture où étoient leurs affaires, il y avoit encore plus de peril à le refuſer : & pour prévenir ce qu'il avoit à craindre d'un refus s'il prenoit ce parti, il falloit ſe retirer ſecretement & en diligence dans Sedan, comme le ſeul moyen pour éviter d'eſtre arrêté.

C'étoit bien tout ce que Cinqmars & les ennemis du Cardinal pouvoient ſouhaiter, qu'il ſe retirât à Sedan ; & à ne regarder que le commencement de l'affaire, le Duc de Bouillon y voyoit tout enſemble leurs avantages communs, & ſa ſeureté : mais à penetrer dans les ſuites, il y trouvoit ſa perte aſſurée. D'ailleurs la Ducheſſe

de Bouillon étant à Turenne avec ſes enfans, c'étoit des ôtages aſſurez de ſa conduite. Enfin aprés avoir peſé toutes choſes, il alla dés le lendemain faire la reverence au Roi, & voir le Cardinal, reſolu de recevoir la propoſition qu'on lui feroit, comme en étant ſurpris ; mais auſſi comme en étant tres-ſatisfait. La verité eſt, & je lui ai ouï dire pluſieurs fois, qu'il fut auſſi extrêmement touché de la gloire de ſe voir recherché pour le commandement d'une Armée Royale ſix mois aprés la bataille de Sedan. Cette penſée ſeule eût pû ſuffire pour le déterminer : & ſans doute elle contribua beaucoup à lui perſuader que la fortune, & ſa bonne conduite ſuppléroient à tout le reſte.

Cependant on fut huit ou dix jours ſans lui parler du deſſein qu'on avoit : ſoit que la choſe ne fut pas encore bien reſoluë, ſoit parce que dans ce temps le Roi ſe trouva encore plus mal qu'à l'ordinaire. Ce Prince avoit naturellement une ſanté tres-mauvaiſe. Elle étoit alors ſi affoiblie, que les Medecins commencerent à craindre pour ſa vie, & à le dire ſecretement à leurs amis. Mais comme les ſecrets de cette conſequence deviennent bien-tôt des nouvelles publiques, le bruit ſe répandit par tout que le Roi ne pouvoit vivre long-temps.

Dans l'attente d'une ſi grande revolution, chacun faiſoit des raiſonements ſur les affaires generales, & y regloit les projets de ſa fortune particuliere. Mais

cette conjoncture étant la plus délicate & la plus dangereuse qu'on eut encore vûë, la crainte & la défiance augmentoit par le peril, & faisoit que les Courtisans les plus hardis n'osoient concerter ensemble.

La Reine, que le Cardinal avoit persecutée en tant de manieres, se trouva alors dans de grandes frayeurs. Elle ne douta point que si le Roi venoit à mourir, ce Ministre ne voulut lui ôter ses Enfans pour se faire donner la regence: & quoique ces pensées lui fussent autant de coups mortels, elle n'y bornoit pas neantmoins toutes ses craintes.

Monsieur le Duc d'Orleans qui dans plusieurs occasions importantes de sa vie avoit aussi ressenti des effets sanglants de la haine du Cardinal, ne pou-

voit douter qu'il ne le regardât comme ſon plus redoutable ennemi, & par le ſouvenir du paſſé, & par l'autorité que la qualité de Frere unique du Roi ſembloit lui promettre dans le temps d'une regence.

Les choſes étant en cet état, l'on peut juger de l'embarras où ſe trouvoit le Duc de Bouillon. Comme il avoit paſſé ſa vie dans la guerre, & hors de France, il n'avoit preſque d'autre connoiſſance de la Cour que celle qu'il pouvoit tirer du peu de ſejour qu'il y avoit fait ; & les lumieres naturelles, quelques grandes qu'elles ſoient, n'y peuvent ſuffire, ſi elles ne ſont ſoûtenuës de quelque experience, où des conſeils d'un ami ſincere, qu'on trouve plus difficilement en ce lieu là,

qu'en aucun autre lieu du monde.

Cependant l'on commença à découvrir la pensée qu'on avoit d'envoyer le Duc de Bouillon en Italie ; & encore qu'il ne se fût ouvert à personne de la resolution qu'il avoit prise sur ce sujet, toutesfois les Courtisans toujours prêts à decider de l'avenir, toujours avides de nouveautez, & dans cette occasion impatiens de voir commencer le desordre, disoient déja qu'il refuseroit cet emploi, & qu'il se retireroit à Sedan.

La Reine fondée sur ce bruit, ou pressée de ses craintes, le fit rechercher par de Thou secretement, & avec beaucoup d'instance. Elle lui fit demander premierement de vouloir s'attacher à elle, & de lui en don-

ner deux marques qu'elle croyoit tres-essentielles : La premiere, d'accepter l'emploi d'Italie, afin qu'il y eût à la tête d'une Armée une personne de son merite, dont elle fut assurée: L'autre, que le Roi venant à mourir il voulût lui promettre de la recevoir dans Sedan avec ses deux enfans, ne croyant pas, tant elle étoit persuadée des mauvaises intentions du Cardinal, & de son pouvoir, qu'il y eut aucun lieu de seureté pour eux dans toute la France.

De Thou dit encore au Duc de Bouillon, que depuis la maladie du Roi, la Reine & Monsieur le Duc d'Orleans s'étoient liez étroitement ensemble, & que c'étoit par Cinqmars que leur liaison avoit été faite : mais que ce secret n'avoit été confié

qu'à lui ſeul, & qu'il le prioit de n'en rien témoigner à perſonne ſans exception.

Le Duc de Bouillon le lui promit; & rentrant dans le diſcours, il lui dit qu'il n'étoit pas poſſible que les choſes vinſſent jamais à cette extremité, qu'on pût avoir beſoin d'une retraite pour les Enfans de France : que cependant ils ſeroient toujours les maîtres à Sedan quand la Reine voudroit les y envoyer, & qu'il tiendroit à honneur de les y recevoir: Que pour l'emploi d'Italie on ne lui en avoit point encore parlé: mais qu'en cas qu'on lui offrit, il ſe conformeroit aux volontez de la Reine. Deux jours aprés de Thou, de ſon propre mouvement, ſouhaita que la Reine témoignât au Duc

de Bouillon la ſatisfaction qu'elle avoit de la maniere dont il avoit répondu aux choſes qui lui avoient été dites de ſa part ; ce qu'elle ne pût faire qu'en fort peu de paroles, & en paſſant pour aller à la Meſſe, ſe remettant du reſte à de Thou, comme ayant en lui une confiance entiere.

Cependant le Roi ſe porta mieux, & le Cardinal declara au Duc de Bouillon qu'on l'avoit deſtiné pour le commandement de l'Armée d'Italie. Il lui parla ſur cet emploi d'une maniere tres-obligeante : mais il ne lui dit pas une parole qui ne marquât qu'il voulut s'aſſurer de lui, & l'attacher à ſa fortune ; ſoit qu'il fût retenu par la conſideration de ſa gloire, croyant indigne de lui de re-

chercher perſonne, ſoit qu'ayant reſolu de le perdre, il voulût éviter la honte de s'eſtre ſervi des apparences d'une amitié veritable pour l'accabler plus ſurement. Le Duc de Bouillon acceptant l'emploi répondit auſſi en termes generaux, & en la maniere qui pouvoit convenir à un homme de ſa qualité.

Le même jour le Duc de Bouillon étant retourné à Paris, Cinqmars le vint prendre vers les dix heures du ſoir, pour le mener voir Monſieur qui couchoit à l'Hôtel de Veniſe, où étoient alors ſes écuries.

Aprés que le Duc de Bouillon l'eut ſatisfait par l'éclairciſſement des choſes paſſées, Monſieur lui dit tout ce qu'on peut s'imaginer d'obligeant, lui demanda ſon amitié, & lui

promit de le ſervir en toutes les occaſions. Cinqmars ajoûta, s'adreſſant à Monſieur, qu'il croyoit lui avoir rendu un grand ſervice, d'avoir attiré dans ſes interêts une perſonne de la qualité du Duc de Bouillon, qui joignoit à ſon grand merite la conſideration d'une place tres-importante. En ſuite il parla du Cardinal ſans aucun ménagement, fit un grand diſcours ſur ce qu'ils en devoient tous craindre, ſi le Roi venoit à mourir, & Fontrailles & d'Aubijoux preſens, il dit qu'il faloit traiter avec les Eſpagnols. Alors Monſieur, prenant la parole, aſſura qu'il alloit envoyer Fontrailles à Madrid, & qu'il lui recommanderoit les interêts du Duc de Bouillon s'il vouloit entrer dans le Traité. Le Duc de Bouil-

lon répondit, qu'il avoit déja parlé nettement à Cinqmars ſur ce ſujet, & qu'il n'avoit point changé de ſentiment. En ſuite il repreſenta l'état des Eſpagnols, & leurs manquemens à tous les Traitez, plus au long qu'il n'avoit fait à Cinq-mars, ajoûtant qu'il ne doutoit pas que la conſideration de la perſonne de Monſieur ne leur fiſt faire de plus grands efforts qu'ils n'avoient fait pour Monſieur le Comte & pour lui: mais qu'il n'y avoit point de précaution à prendre contre leur peu de foi, & contre leur foibleſſe.

Le Duc de Bouillon, comme on peut juger, ne s'étoit pas preparé à cette converſation. En effet il étoit tres-mécontent de s'y voir expoſé. Cependant

faiſant reflexion à la puiſſance qu'auroit Monſieur ſi le Roi venoit à mourir, & à la liaiſon qu'il avoit avec la Reine, dont de Thou lui avoit fait confidence, il crut que ne donnant pas ſatisfaction à Monſieur ſur ce qui regardoit l'Eſpagne, il ne faloit pas au moins ſe ſeparer de lui, ſans entrer plus avant en matiere ſur la revolution qu'on prévoyoit: Il jugea même qu'en remettant à s'expliquer nettement, cela attireroit une nouvelle negociation, qui ſe faiſant par Cinqmars, lui feroit perdre le merite de la reſolution, s'il en prenoit une qui fut agreable à la Reine & à Monſieur, parce qu'il paroîtroit que Cinqmars l'auroit déterminé. D'ailleurs encore que le Duc de Bouillon ne préſumât jamais

de lui, comme il eſt ordinaire aux plus grands hommes, il ne laiſſoit pas de voir de quel poids il pourroit eſtre dans une regence, s'il ſe trouvoit à la tête d'une Armée pour ſoûtenir les interêts de la Maiſon Royale contre le Cardinal.

Ces conſiderations l'obligerent à reprendre la converſation avec Monſieur, joint qu'il étoit bien aiſe d'aller au devant des penſées qu'on pouroit avoir de ſe retirer à Sedan aprés le Traité d'Eſpagne, ayant jugé, par le diſcours de Cinqmars, qu'ils étoient concertez pour les lui propoſer. Il dit donc à Monſieur, qu'il ne ſçavoit pas quels étoient ſes projets ſi le Roi venoit à mourir : mais que dans la confiance qu'il lui faiſoit l'honneur de lui témoigner,

il croyoit lui pouvoir repreſenter, qu'une perſonne comme lui devoit toujours fonder ſur le dedans du Royaume ſa conſideration & ſes forces, plûtôt que ſur les Etrangers. Qu'il pouvoit avoir remarqué que lorſque le Cardinal l'avoit regardé comme ſon ennemi, il n'avoit rien épargné pour le reduire à ſortir de France: qu'ainſi il ne faloit pas douter que dans le temps d'une regence il ne ſouhaitât encore davantage de lui voir prendre ce parti. Qu'étant parmi les Ennemis de l'Etat, cela donneroit toujours un pretexte plauſible de faire ſoupçonner ſes intentions, & d'éloigner de ſes interêts les Parlemens & les peuples. Qu'il n'étoit pas de l'opinion de Cinqmars, qui croyoit qu'on pourroit

l'arrêter ſi le Roi venoit à mourir : qu'il n'y avoit point d'exemple d'une pareille entrepriſe, & que le Cardinal, tout puiſſant qu'il étoit, ne ſçauroit trouver perſonne qui voulût ſe charger d'executer un deſſein ſi temeraire. Qu'il n'y avoit que la Reine ſeule capable de lui diſputer quelque choſe dans le temps d'une regence, & que s'il pouvoit eſtre uni d'interêts avec elle, il ne voyoit aucune apparence que le Cardinal pût ſeulement ſe mettre en état de leur reſiſter. Que ſi cependant le Roi étant mort il croyoit eſtre reduit à ſortir de France, Sedan ſeroit une retraite aſſurée pour lui, pour la Reine, & pour les Fils de France, & qu'il lui donnoit ſa parole de n'entrer point dans d'autres inte-

rêts que dans les leurs.

Alors Monſieur prit le Duc de Bouillon & Cinqmars, & les ayant éloignez de Fontrailles & d'Aubijoux, il fit confidence au Duc de Bouillon de l'intelligence qui étoit entre la Reine & lui, & finit par lui témoigner une extrême ſatisfaction de la maniere dont il venoit de lui parler, ſoit qu'en effet il en fut content, ou qu'il ne jugeât pas à propos d'avancer aucune autre propoſition ſur Sedan, aprés les raiſonnemens que le Duc de Bouillon venoit de faire.

Lorſque le Duc de Bouillon ſe trouva ſeul avec Cinqmars, il lui dit qu'encore que le ſuccés de la converſation dont il venoit de ſortir eût été tel qu'il pouvoit le ſouhaiter, il ne vouloit pas neantmoins lui celer

combien il étoit mal ſatisfait de la maniere dont la choſe s'étoit faite : Car pourquoi, dit-il, inſinuer à Monſieur la retraite de Sedan, & quelle neceſſité de me parler devant lui du Traité d'Eſpagne ? Cinqmars aprés lui avoir témoigné le déplaiſir qu'il avoit du chagrin où il le voyoit, tout cela, ajoûta-t'il, ne vous engage neantmoins à rien: j'oſe même vous dire qu'en l'état où eſt la ſanté du Roi, je croi que je vous ai rendu un grand ſervice de vous avoir non ſeulement raccommodé avec Monſieur, & de l'avoir obligé à vous parler avec une ſi grande confiance ; mais plus encore en ce que je l'ai diſpoſé à ſe livrer entierement à vous, comme il le fera s'il prend le parti de ſe retirer à Sedan, je vous promets neant-

moins de l'empêcher, si vous ne le trouvez pas à propos.

Le Duc de Bouillon qui vid bien que les raisons de Cinqmars n'étoient purement que des raisons d'esprit, & qu'en effet il n'avoit pensé qu'à l'engager avec Monsieur, répondit seulement, souvenez-vous au moins que je n'ai promis de donner retraite à Sedan qu'en cas que le Roi vienne à mourir. Car le Roi vivant ce seroit une belle conduite à moi de me trouver à la tête d'une de ses Armées, pendant que Monsieur & les Espagnols feroient de Sedan le theatre d'une guerre civile.

Le lendemain le Duc de Bouillon raconta à de Thou la conversation qu'il avoit euë avec Monsieur, à la reserve de

l'article des Eſpagnols. Il lui dit auſſi ce qui s'étoit paſſé entre lui & Cinqmars aprés eſtre ſortis d'avec Monſieur, ajoûtant que tout Favori qu'il étoit, s'il lui arrivoit encore une fois d'agir avec lui comme il avoit fait en cette occaſion, aſſurément ils romproient enſemble, & qu'il voyoit bien que tous ces ſoins officieux n'avoient eu pour fondement que le deſir de l'embarquer, pour ſe faire un appui contre le Cardinal.

De Thou n'excuſa point Cinqmars. Il avoua que la jeuneſſe le faiſoit quelquefois aller plus vîte qu'il n'eût été à ſouhaiter; & il repeta pluſieurs fois au Duc de Bouillon de prendre bien garde à ne ſe pas embarraſſer. Ces paroles lui firent comprendre que de Thou ſça-

voit le deſſein de Cinqmars touchant le Traité d'Eſpagne, comme en effet la choſe ſe trouva veritable par la ſuite. Car Cinqmars l'avoit toujours confié à de Thou, & de Thou avoit auſſi toujours fait tous ſes efforts pour l'en détourner : mais n'ayant pû y réuſſir, il avoit tiré parole de Cinqmars que perſonne ne ſçauroit jamais qu'il en eût eu connoiſſance; pas même le Duc de Bouillon. En effet de Thou, plûtôt que de s'en ouvrir à lui dans la converſation de Limeüil, aima mieux lui laiſſer faire des jugemens desavantageux de ſa conduite, & du procedé de Cinqmars.

Dans cette même converſation le Duc de Bouillon demanda à de Thou s'il n'avoit pas oüi dire qu'il y avoit quelque chan-

gement à la faveur de Cinqmars. De Thou lui répondit qu'on lui en avoit dit quelque chose, qu'il en avoit même averti Cinqmars, qui l'avoit assuré que cela étoit entierement faux.

Toutefois, ajoûta de Thou, ce qui pourroit me faire soupçonner que ces bruits n'eussent quelque fondement, c'est que Cinqmars m'a demandé d'un air chagrin s'ils n'étoient point allez jusques à vous. Vous voyez bien par cette curiosité, dit alors le Duc de Bouillon en riant, que je suis un homme à qui Cinqmars confieroit volontiers l'augmentation de sa fortune; mais que je suis aussi celui à qui il s'ouvrira le plus difficilement, s'il est vrai qu'elle commence à diminuer.

La verité eſt, comme on l'a découvert auſſi par la ſuite, que dans ce temps-là le Roi commençoit à donner de grandes mortifications à Cinqmars, mais en particulier, étant bien-aiſe lui-même que les Courtiſans n'en euſſent pas de connoiſſance, ſoit par bonté, ou par l'incertitude de pouvoir tenir ſa colere contre un Favori, qui avoit ſur ſon eſprit un aſcendant ſi grand & ſi naturel.

Cinqmars avoit accoûtumé d'entrer tous les matins dans la chambre du Roi dés le moment qu'il étoit éveillé, & d'y eſtre deux heures entieres tout ſeul: mais lorſque le Roi étoit en chagrin contre lui, il le privoit de cet avantage: & Cinqmars pour empêcher qu'on ne découvrît ce changement, venoit toujours

toujours au Louvre à la même heure qu'à l'ordinaire, & entroit par la porte de la garde-robe : mais au lieu d'aller jusqu'à la chambre du Roi, il demeuroit caché dans un petit passage qui étoit tout proche, où il s'amusoit à lire des Romans, en attendant que le Roi fit appeler les Officiers privilegiez. Alors le premier Valet de chambre, qui étoit dans les interêts & dans la confidance de Cinqmars, le faisoit entrer par une porte de derriere qui aboutissoit à ce passage : en sorte que ceux qui entroient par l'autre porte le trouvant déja dans la chambre du Roi, & voyant ainsi les mêmes apparences de privauté, jugeoient que sa faveur étoit aussi toujours la même.

Pendant que ces choses se

paſſoient ainſi, le Duc de Bouillon eut pluſieurs conferences avec le Cardinal ſur les affaires d'Italie, & s'en trouvant ſuffiſamment inſtruit, il crut qu'en l'état où il voyoit la Cour, le meilleur parti qu'il pouvoit prendte, c'étoit de s'en aller à Turenne, ſous pretexte de travailler à ſon équipage. Il alla donc à S. Germain pour faire agréer ſon départ au Cardinal de Richelieu : mais il trouva qu'il étoit à Ruel, & qu'il n'en devoit revenir que le ſoir : Il ſe reſolut de l'attendre, & Cinqmars l'ayant prié à dîner, il y alla, & mena de Thou avec lui.

Les perſonnes de la premiere qualité mangeoient ſouvent chez Cinqmars, mêmes les plus dévoüez au Cardinal, & ſes

parens auſſi : car Cinqmars gardoit toujours avec ce Miniſtre toutes les meſures de bienſeance. Il s'étoit même raccommodé pluſieurs fois avec lui, c'eſt à dire auſſi ſincerement qu'on ſe racommode à la Cour ; lors qu'aprés avoir été fort offenſé, on a encore à diſputer de la faveur.

Durant le dîner Cinqmars commença pluſieurs converſations indifferentes, & pleines d'une gayeté extraordinaire. Elle ne fit neantmoins qu'augmenter le ſoupçon où étoient déja le Duc de Bouillon & de Thou touchant ſa faveur : car ils crurent voir de l'affectation dans tout ce qu'il diſoit, & beaucoup plus d'embarras que de liberté d'eſprit : ſoit qu'ils fuſſent préoccupez, ou parce

qu'en effet il n'eſt jamais ſi difficile de parler juſte, que lors que l'on parle de peur de ſe taire.

Aprés le dîner le Duc de Bouillon s'étant trouvé ſeul avec Cinqmars & Fontrailles, Cinqmars ne pût s'empêcher de parler de ſa haine contre le Cardinal, & de paſſer encore au Traité d'Eſpagne.

Le Duc de Bouillon n'en fut pas fâché, afin de faire voir à Fontrailles qu'il n'avoit pas changé de ſentimens : Mais Fontrailles, ſur les difficultez que le Duc de Bouillon expoſa tout de nouveau, prit occaſion de dire qu'il y avoit en effet des moyens plus courts & plus aſſurez contre le Cardinal, ſi l'on vouloit s'en ſervir. Lors Cinqmars regarda le Duc de

Bouillon qui changea la conversation, comme s'il n'avoit rien compris au discours de Fontrailles. Cinqmars qui le remarqua, dit adroitement, que les autres moyens dont Fontrailles vouloit parler étoient sans doute, si le Duc de Bouillon au lieu d'aller en Italie, vouloit donner retraite à Monsieur dans Sedan, & s'y retirer avec lui, pour declarer la guerre au Cardinal. Le Duc de Bouillon répondit qu'il faloit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté, & qu'il n'iroit pas plus avant : Puis ajoûta que Sedan étoit à la verité une bonne place; mais qu'à leur parler confidemment elle ne pouvoit tenir long-temps devant une grande Armée, parce qu'il y avoit deux postes tout auprés qu'on ne pouvoit

garder, & qu'étant pris, ils feroient prendre la Place infailliblement. Que toutes les fois qu'on conteroit sur Sedan, il faloit se mettre dans l'esprit d'y assembler une Armée capable d'entrer en France, pour y hazarder d'abord un grand combat. Cette conversation finit de la sorte; & le soir le Cardinal étant arrivé de Ruel, le Duc de Bouillon l'alla trouver, & il fut resolu, que quand il voudroit, il pourroit partir pour Turenne.

Le Duc de Bouillon se voyant ainsi maître de son départ, la premiere pensée qui lui vint dans l'esprit, fut de retourner à Paris pour prendre congé de Monsieur, avant que Cinqmars eut le temps de le preparer à lui faire de nouvelles instances

ſur Sedan, & ſur le Traité d'Eſpagne.

A peine le Duc de Bouillon fut arrivé au Luxembourg, où Monſieur logeoit alors, que de Thou lui vint dire que la nouvelle venoit d'arriver au Roi, que le Maréchal de Guebriant avoit défait Lamboy General de l'Armée de l'Empereur. Cela donna lieu au Duc de Bouillon de dire tout bas à Monſieur, qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui faire conſiderer, qu'aprés cet échet que les Eſpagnols venoient de recevoir, il étoit aiſé de juger qu'il n'y avoit enfin rien à eſperer d'eux, & que le Maréchal de Guebriant étant poſté auſſi avantageuſement qu'il l'étoit, leurs affaires ſeroient entierement ruïnées en Flandre, pour peu que les Ho-

landois voulussent favoriser la France ; à quoi Monsieur ne répondit pas une parole.

Le même jour de Thou reçût un billet de Cinqmars, qui le prioit de faire en sorte que le Duc de Bouillon allât coucher à S. Germain. Il le montra au Duc de Bouillon, qui lui dit qu'il venoit d'apprendre que Monsieur y étoit allé, & qu'il n'étoit pas difficile de deviner que c'étoit pour cette raison que Cinqmars étoit si pressé de l'y faire retourner ; mais qu'il n'iroit point pour prendre congé du Roi, que Monsieur ne fut revenu à Paris, comme il fit en effet.

Lorsque le Duc de Bouillon dit adieu au Cardinal, ce qui se passa entr'eux fut proprement une repetition de ce qui

s'y étoit paſſé le jour que le Cardinal lui avoit propoſé l'emploi d'Italie : mais il y ajoûta cet excés de civilité, qu'il voulut le mener lui-même chez le Roi, pour lui faire prendre congé.

Le Duc de Bouillon & Cinqmars ſe ſepárerent auſſi ſans qu'il ſe paſſât rien de nouveau entr'eux. Le Duc de Bouillon ayant demeuré deux ou trois jours à Paris pour ſes affaires particulieres, Cinqmars y vint pour lui dire adieu encore une fois, & lui renouvella toutes les proteſtations d'amitié qu'il lui avoit déja faites.

Le Duc de Bouillon paſſant à Limoges, Fontrailles y arriva preſque auſſi-tôt que lui, & l'étant venu voir chez l'Evêque de Limoges, où il étoit logé,

il lui dit qu'il s'en alloit enfin à Madrid de la part de Monſieur, pour traiter avec les Eſpagnols, & que le regardant comme celui qui devoit ſoûtenir le poids de toutes leurs affaires, il le prioit de prendre garde ſur toutes choſes à la ſureté de ſa perſonne. A quoi le Duc de Bouillon répondit, qu'il ne pouvoit comprendre que Monſieur n'eût pas entierement abandonné le deſſein de ce Traité, aprés ce qu'il lui avoit repreſenté de l'état où la défaite de Lamboy devoit avoir mis les affaires de Flandre, à l'égard des Eſpagnols : que pour lui il pouvoit bien juger que ce mauvais ſuccés n'avoit pas changé les diſpoſitions où il l'avoit vû, & qu'ainſi il le prioit de ne le nommer en aucune maniere dans toute ſa

negociation, parce qu'il étoit plus resolu que jamais de n'entrer de sa vie en affaire avec les Espagnols.

Fontrailles fit tous ses efforts pour tirer de lui quelque parole moins décisive : mais ses raisonemens furent inutiles, le Duc de Bouillon lui repetant toujours les mêmes choses.

Vers la fin du mois de Mars Monmort allant à Thoulouse passa en poste à Turenne ; c'étoit un Gentilhomme de qualité & de merite, attaché à Cinqmars, & aussi avant dans sa confiance que Fontrailles même. Cinqmars l'avoit chargé de dire au Duc de Bouillon qu'il étoit de la derniere consequence qu'il pût lui parler encore, & qu'il le prioit instamment de vouloir si bien prendre ses me-

ſures , qu'allant en Italie il ſe rencontrât à Lyon lorſque le Roi y paſſeroit pour aller en Catalogne. Mais le Duc de Bouillon au contraire retarda ſon départ pour éviter de s'y trouver , non ſeulement afin de ne pas s''expoſer à de nouvelles propoſitions embarraſſantes, mais encore parce que Cinqmars y avoit donné rendez-vous à un grand nombre de Gentilhommes d'Auvergne ſes amis ; ce qui fit faire des reflexions au Duc de Bouillon ſur ce diſcours de Fontrailles , que pour perdre le Cardinal il y avoit des moyens plus courts & plus aſſurez qu'une guerre declarée.

Le Duc de Bouillon ne partit donc de Turenne qu'aprés avoir jugé , par les nouvelles qu'il eut

de la Cour, qu'elle avoit déja paſſé Lyon, & qu'ainſi il ne pouvoit plus la rencontrer en ſon chemin. La Ducheſſe de Bouillon l'accompagna durant quelques jours, & puis s'en retourna à Sedan avec ſes enfans.

Le Duc de Bouillon étant couché à Tarare prés de Lyon, Monmort y arriva la nuit en poſte. Cinqmars l'envoyoit ſur la route du Duc de Bouillon, pour lui dire que le Cardinal étoit à l'extremité : que pour lui il n'avoit jamais été ſi avant dans les bonnes graces du Roi, & qu'ainſi il eſperoit que dans peu de temps le Duc de Bouillon n'auroit pas ſujet de ſe repentir de lui avoir donné part en ſon amitié.

Monmort ajoûta que Fontrailles étoit revenu de Madrid

avec un Traité ſigné en la maniere que Monſieur l'avoit ſouhaité ; mais qu'en l'état où étoit le Cardinal il ſeroit inutile.

Le Duc de Bouillon aprés avoir répondu aux civilitez de Cinqmars , chargea Monmort de lui dire que Monſieur étoit fort heureux , que le ſecours des Eſpagnols ne fût pas neceſſaire, puiſque par une lettre qu'il venoit de recevoir de Liege , il étoit plus aſſuré que jamais qu'ils ne pouvoient point en donner de conſiderable.

Le Cardinal fut en effet aſſez malade peu de jours aprés qu'il eut paſſé à Lyon: il demeura même en chemin , & ſe fit porter à Taraſcon , pendant que le Roi alla au ſiege de Perpignan : mais ce ne fut pas ſon mal ſeulement qui l'obligea de s'ar-

rêter. Le pouvoir de Cinqmars ſur l'eſprit du Roi avoit tellement augmẽté pendant le voyage, que le Cardinal croyoit avoir ſujet de tout craindre ; & ſi le public voyoit clairement par les choſes exterieures l'augmentation de cette faveur, le Cardinal la voyoit encore mieux par ce qui ſe paſſoit dans les affaires, & par la maniere dont le Roi lui parla pluſieurs fois de ſon Favori. Cinqmars lui-même, loin de cacher ſon état heureux, ne perdit aucune occaſion de le faire remarquer

Il ſembla même au Cardinal que le Roi étoit changé pour lui, & que la face de la Cour changeoit auſſi en faveur de Cinqmars. Enfin ce Miniſtre & ſes creatures ſe trouverent dans de ſi grandes incertitudes de

leur fortune, qu'il mit en déliberation ſi au lieu d'aller joindre le Roi, lorſque ſa ſanté le lui permettroit, il ne devoit point au contraire ſe retirer tout-à-fait, & lui écrire qu'il s'éloignoit, parce qu'il ne pouvoit plus y avoir pour lui aucune ſureté prés de ſa perſonne; Cinqmars étant ſon ennemi declaré, & ayant engagé preſque toute la Cour dans ſa cabale.

Cependant le Roi tomba malade devant Perpignan, & ſe fit porter à Narbonne, où l'on crut qu'il mourroit infailliblement.

Cinqmars envoya un Courrier à Monſieur pour l'en avertir. Il s'étoit avancé à Bourbon, ſous pretexte d'y prendre des eaux, & il n'eut pas plûtôt la nouvelle de l'état où étoit le Roi,

Roi, qu'il fit partir en poste le Comte d'Aubijoux, pour aller trouver le Duc de Bouillon en toute diligence.

D'Aubijoux n'apporta qu'une lettre de creance ; & il étoit chargé de demander au Duc de Bouillon les ordres necessaires pour faire recevoir dans Sedan Monsieur, avec la Reine & Messeigneurs ses enfans.

D'Aubijoux avoit lié une assez grande amitié avec le Duc de Bouillon. Il étoit homme de grande qualité de la Maison d'Amboise, & dans la reputation d'avoir beaucoup d'honneur & de courage. Le Duc de Boüillon le garda trois jours caché dans le Camp, ne pouvant se déterminer, & dans les conversations qu'ils eurent ensemble, le Duc de Bouillon lui repe-

ta plusieurs fois les mêmes choses qu'il avoit déja dites à Monsieur, lorsqu'il l'avoit vû à l'Hôtel de Venise, & qu'on y avoit parlé de Sedan, du Traité d'Espagne, & de ce que Monsieur avoit à faire, si le Roi venoit à mourir. Car enfin plus le Duc de Bouillon y pensoit, & moins il pouvoit comprendre que la Reine & Monsieur peussent s'imaginer que Roi étant mort ils seroient obligez de sortir du Royaume, de sorte que lors qu'il joignoit aux raisonnemens qui lui venoient sur cela dans l'esprit, le souvenir de tout ce qui s'étoit passé entre Monsieur, Cinqmars, & lui, il ne pouvoit presque douter que cette derniere instance sur Sedan ne fut un pur artifice de Cinqmars. Le pretexte de donner retraite

à la Reine, à ses Enfans, à Monsieur, étoit plausible & glorieux au Duc de Bouillon ; mais il avoit tout sujet de craindre que par cet engagement il ne se trouvât dans la suite, & malgré lui, embarqué avec les Espagnols pour soûtenir une guerre civile.

Cependant d'Aubijoux qui sçavoit avec quelle impatience on attendoit son retour, n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit dissiper les soupçons du Duc de Bouillon, & le Duc de Bouillon ne doutoit pas que si on avoit dessein de le tromper, on n'eut commencé par tromper d'Aubijoux. D'Aubijoux lui avoit déja dit plusieurs fois qu'il étoit trop son serviteur pour ne le pas avertir: que s'il le renvoïoit sans lui rien accorder, il pouvoit

s'aſſurer que Monſieur en auroit un reſſentiment mortel; & que ſi le Roi venoit à mourir à Narbonne, comme il n'en doutoit pas, il étoit facile de comprendre qu'en l'état où les choſes alloient eſtre, ce ne ſeroit pas une petite affaire d'avoir en même temps le Cardinal pour ennemi caché, & Monſieur pour ennemi declaré.

Le Duc de Bouillon avoit reſiſté à toutes ces conſiderations: mais enfin il arriva un Courrier de la Cour chargé de lettres pour lui, & pour pluſieurs Officiers de l'Armée, qui portoient toutes que l'on deſeſperoit de la vie du Roi.

Alors le Duc de Bouillon ſe détermina, & donna à d'Aubijoux les lettres qu'il demandoit; mais avec cette précau-

tion, qu'il tira parole de lui par ſerment, qu'elles ne ſortiroient de ſes mains, qu'aprés la mort du Roi; & que ſi le Roi revenoit en ſanté, il les garderoit pour les lui rendre, ou qu'il les brûleroit s'il y avoit du peril à les garder.

Quelque grande que fut la diligence que fit d'Aubijoux, les choſes étoient changées d'une étrange maniere à ſon retour. Le Roi étoit hors de peril, & le Cardinal au milieu de ſes incertitudes & de ſes craintes avoit eu avis du voyage que Fontrailles avoit fait à Madrid; & en attendant qu'il pût en apprendre davantage, il envoya Chavigni, Secretaire d'Etat, en avertir le Roi, avec ordre de l'engager ſur ſa conſcience à garder le ſecret. Cinqmars s'apperçût

neantmoins de quelque change-ment dans l'eſprit du Roi. Il en parla à Fontrailles, qui lui con-ſeilla de ſe retirer auprés de Monſieur. Fontrailles voyant qu'il ne pouvoit le porter à prendre cette reſolution, fit ap-peller en duel le Duc d'Eſper-non, pour avoir un pretexte de ſortir de la Cour, ſans que ſon éloignement pût augmenter les ſoupçons contre Cinq-mars, aprés cela il ſe dé-guiſa, & ſe ſauva en Angle-terre.

Cinqmars envoya avertir Monſieur de l'état des choſes. Monſieur lui manda de ſe ren-dre à Moulins, à jour pris, & qu'il étoit reſolu de ſortir du Royaume par la Franche-Com-té.

Pendant ce temps-là le Cardi-

nal qui mettoit tout en uſage pour découvrir le ſujet du voyage de Fontrailles, trouva moyen enfin d'avoir une copie du Traité d'Eſpagne, ſans qu'on ait encore bien pû ſçavoir, ni par qui, ni comment. Dés ce moment il l'envoya à Chavigny pour le faire voir au Roi, avec ordre d'aſſurer ſa Majeſté, que cette copie avoit été priſe ſur l'original, & que ſur la vie il en auroit les preuves. Alors on arrêta Cinqmars & de Thou, & l'on envoya en diligence les ordres neceſſaires pour obſerver Monſieur. Mais lorſqu'il vid, qu'il avoit perdu le temps de ſe pouvoir ſauver par la Franche-Comté, il prit le parti d'envoyer à la Cour l'Abbé de la Riviere ſon Favori. Il le chargea d'une lettre pour le Cardinal,

qui marquoit en termes tres-forts ſon extrême repentir, & le deſir qu'il avoit de lui devoir ſon raccommodement. Le Roi, par l'entremiſe du Cardinal, promit de pardonner toutes choſes à Monſieur, pourvû qu'il declarât la verité. Enfin l'Abbé de la Riviere negotia ſi heureuſement, que ſon Maître touché du procedé du Cardinal, & de la bonté du Roi, avoüa generalement tout ce qui s'étoit paſſé: s'excuſa d'avoir brûlé l'original du Traité d'Eſpagne: en donna une copie qu'il ſigna, pour la certifier, & la fit contre-ſigner par le Secretaire de ſes commandemens.

Aprés que le Cardinal eut en ſes mains une piece ſi importante, il dépêcha à Paris pour faire venir en diligence le Chancelier,

lier, afin qu'on travaillât avec des Commiſſaires au procés de Cinqmars & de Thou: Cependant on les fit conduire à Lyon dans le Château de Pierre enciſe : Et parce qne Fontrailles, pour donner aux Eſpagnols une grande idée du parti, n'avoit pas laiſſé de nommer le Duc de Bouillon dans le Traité, malgré toutes ſes précautions, & d'aſſurer qu'il les ratifieroit, & donneroit Sedan pour Place de retraite, on envoya en toute diligence un Courrier en Italie pour le faire arrêter.

Les ordres étoient adreſſez aux Officiers Generaux qui commandoient ſous lui, le Comte du Pleſſis-Praſlin, Couvonges, & Caſtelan. Aprés qu'ils eurent raiſonné tous trois enſemble ſur la ma-

niere de les executer, ils convinrent qu'il faloit differer jusques au lendemain, que le Duc de Bouillon devoit aller visiter la Citadelle de Cazal, jugeant qu'ils ne pouvoient sans peril entreprendre de l'arrêter à la tête de l'Armée, tant étoit grande la veneration qu'on avoit pour lui, & l'estime qu'il s'y étoit acquise. Il l'avoit trouvée dans une licence si extraordinaire, qu'il n'y manquoit qu'un Chef pour la revolte, & par ses grands soins, & par la connoissance parfaite qu'il avoit de tous les ordres de la guerre, il l'avoit reduite en l'espace de six semaines dans une discipline exemplaire, sans qu'il en eut coûté la vie qu'à deux soldats: de maniere que jamais peut-être General n'acquit en si peu

de temps la reputation d'un ſi grand Capitaine, ſans avoir fait de ſiege, donné de bataille, & ſans avoir preſque eu d'ennemis en tête. L'Armée ſe trouvant donc fort prés de Cazal, Couvonge qui en étoit Gouverneur, y alla dés le grand matin, afin d'y diſpoſer toutes choſes. Le Duc de Bouillon y mena Caſtelan avec lui, & laiſſa le Comte du Pleſſis pour commander au Camp.

Aprés que le Duc de Bouillon eut ſoupé à la Citadelle, il deſcendit à la Ville, où ſon logis étoit preparé, & ayant rencontré en ſon chemin un Officier qui venoit de l'Armée, il lui demanda ce qu'il y avoit de nouveau, l'Officier lui dit qu'il ne ſçavoit rien; mais que s'il y avoit quelque choſe, il avoit pû l'ap-

prendre par le Comte du Plessis, qui devoit estre arrivé long-temps devant lui. Le Duc de Bouillon se tourna vers Couvonge, & lui dit qu'il ne sçavoit pas comment le Comte du Plessis l'entendoit, d'avoir quitté l'Armée sans son ordre. Couvonge répondit tout embarrassé, qu'il n'avoit été à Cazal qu'un moment : puis s'étant approché, ajoûta tout bas une si méchante raison pour s'excuser, que le Duc de Bouillon commença à soupçonner quelque chose, & un moment aprés il se retira dans sa chambre, disant qu'il vouloit écrire.

Couvonge qui avoit remarqué la surprise du Duc de Bouillon, comme le Duc de Bouillon avoit remarqué la sienne, alla d'abord trouver le Comte du Plessis pour

lui dire ce qui venoit de ſe paſſer. Il l'avoit fait cacher dans un logis joignant celui du Duc de Bouillon, en attendant qu'il fut couché, parce qu'il avoit été reſolu entr'eux qu'ils ne l'arréteroient que lors qu'il ſeroit au lict. C'étoit à Couvonges que le ſort étoit tombé de porter la parole; mais il avoit déja conçû tant d'eſtime & de reſpect pour le Duc de Bouillon, qu'il ne pût jamais ſe reſoudre de l'arréter dans la Citadelle, & il lui ſembla que ne l'arrétant qu'à la Ville, il ménageroit en quelque maniere les droits de l'hoſpitalité, & feroit avec moins de peine une action dont il ne pouvoit ſe défendre. Couvonges ayant dit au Comte du Pleſſis & à Caſtelan ce qui venoit de ſe paſſer entre le Duc de Bouillon & lui, ils

jugerent tous qu'il y avoit du peril à differer un moment à executer leur dessein. Couvonges revint donc sur ses pas à la chambre du Duc de Bouillon, & l'ayant trouvé qui se promenoit, il le supplia qu'il pût lui parler en particulier, feignant d'avoir eu par un espion quelque nouvelle considerable des Ennemis. Aprés que le Duc de Bouillon eut fait retirer ceux qui se trouverent auprés de lui, Couvonges commença par le compliment ordinaire en ces occasions, qu'il avoit une douleur extrême d'avoir reçû du Roi ordre de l'arrêter prisonnier. Le Duc de Bouillon répondit, que s'il avoit un ordre, il étoit faux, & demanda à le voir. Couvonges dit qu'il l'avoit laissé au Comte du Plessis, qui n'étoit

pas loin. Alors le Duc de Bouillon lui dit de l'aller chercher, & portant la main ſur la garde de l'épée, ajoûta qu'il ne ſçavoit ce qui l'empêchoit de lui en donner dans le corps, puiſqu'il ſçavoit ſi peu ſon devoir, que d'oſer entreprendre d'arréter une perſonne comme lui, ſans avoir ſon ordre en main. Couvonges déja troublé de l'entrepriſe, & encore plus troublé de l'incident qui venoit d'arriver, retourna à Praſlin, qui pour lors étoit dans la Cour.

Le Duc de Bouillon ſans perdre de temps, & ſans faire aucun bruit éteignit lui-même les flambeaux de ſa chambre, & ſortit par une porte de derriere. Il rencontra dans la ruë Saint Aubin Maréchal de Logis de ſa Maiſon qui ſe retiroit. Aprés lui

avoir confié l'état où il se trouvoit, il lui dit de le suivre, prit son manteau pour mieux se cacher, & marcha vers les remparts pour tâcher d'y trouver quelque endroit par où il se pût sauver : mais il jugea la chose impossible aprés avoir jetté des pierres en plusieurs lieux pour reconnoître la hauteur des murailles. Saint Aubin offrit de se jetter lui-même pour faire une épreuve plus assurée du peril. Mais le Duc de Bouillon qui le croyoit évident, ne voulut pas y consentir.

Dans ce temps ayant vû paroître la ronde, le Duc de Bouillon retourna sur ses pas, & s'étant arrêté proche d'une mazure, il envoya Saint Aubin à la Ville pour voir ce qui s'y passoit, & pour achepter des cordes, ne

deſeſperant pas encore qu'à la faveur de la nuit il ne pût deſcendre par la muraille, & ſe ſauver. Mais Saint Aubin revint un moment aprés, diſant qu'il y avoit des corps de gardes aux avenuës qui ne laiſſoient paſſer perſonne, & qu'il avoit apris d'un ſoldat, que le peuple avoit pris les armes ſur le bruit qui couroit que le Duc de Bouillon avoit voulu livrer Cazal aux Eſpagnols. Le Duc de Bouillon s'imaginant que peut-être Saint Aubin s'étoit effrayé mal à propos, marcha du côté d'où il l'avoit vû revenir, & non ſeulement il vid que le rapport de Saint Aubin étoit veritable, mais il entendit lui-même ſa proſcription; car on crioit à ſon de trompe, que l'on donneroit mille piſtolles à qui le pourroit

prendre mort ou vif.

Dans cette extremité le Duc de Bouillon ſe trouvant proche d'un cul de ſac, où il y avoit un cabaret à biere, il y entra, ſous pretexte de vouloir boire. Il ne trouva dans la maiſon qu'une femme. Mais le mari qui avoit couru au bruit qu'on entendoit dans la Ville revint un moment aprés, & leur raconta tout ce qu'il y avoit apris touchant ce deſordre. Le Duc de Bouillon voyant qu'il n'avoit plus d'autre reſſource, ſe mit dans l'eſprit de gagner cet homme; & parce qu'il crût le pouvoir faire plus ſurement en l'abſence de ſa femme, il lui donna de l'argent pour aller querir du vin. Alors il ſe découvrit au mari, lui fit preſent de ſa bourſe, où il y avoit vingt ou trente pie-

ces d'or, & lui promit de faire sa fortune. Enfin il le gagna si bien, que devant que sa femme fût revenuë, Saint Aubin s'en étoit retourné avec les ordres de ce qu'il avoit à faire, & le Cabaretier avoit déja fait cacher le Duc de Bouillon dans un grenier à foin, aprés lui avoir promis de le faire sauver la nuit suivante, & de ne rien dire à sa femme; mais il ne pût s'empêcher de lui faire part du secret, ni la femme de l'aller réveler à Couvonges dés le lendemain matin. Couvonges partit dans l'instant pour aller voir si l'avis étoit veritable, & ayant fait monter quelques soldats dans le grenier, le Duc de Bouillon qui se vid découvert mit l'épée à la main, & dit qu'il tuëroit le premier qui l'approcheroit. Il y en

eut un qui lui tira un coup de piſtolet, mais il fit faux feu. Alors Couvonges entendant le bruit, monta en diligence par une échelle de main, diſant aux ſoldats qu'il feroit pendre le premier qui toucheroit au Duc de Bouillon.

La ſedition étoit ſi grande & ſi generale dans Cazal, à cauſe de la haine qu'on avoit pour les Eſpagnols, & du bruit qui s'étoit répandu que le Duc de Bouillon les vouloit rendre maîtres de la Place, que quelque précaution qu'on pût prendre, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le guarantit de la fureur du peuple, lorſqu'on lui fit traverſer la Ville : Mais parce que les ordres portoient de le faire conduire inceſſament au Château de Pierre enciſe, on

le fit partir au même inſtant dans un carroſſe cadenaſſé ; & avec une eſcorte qui marquoit aſſez combien on jugeoit important qu'il ne pût s'échaper.

Cinqmars & de Thou étoient déja dans le Château de Pierre encise, lorſque que le Duc de Bouillon y arriva. Dés le même jour on trouva le moyen de lui faire recevoir un billet, qui lui donnoit une entiere connoiſſance de l'état des choſes. Mais ſi c'eſt d'ordinaire une conſolation & un grand avantage à un priſonnier d'avoir des nouvelles, le Duc de Bouillon acheta bien cher l'un & l'autre.

L'on ne ſçauroit exprimer quelle fut ſon indignation, lorſqu'il apprit que Fontrailles non ſeulement avoit promis au Roi

d'Eſpagne, de la part de Monſieur, que le Duc de Bouillon entreroit dans le Traité, & donneroit Sedan pour place de ſureté, mais encore que dans le même Traité on avoit demandé & obtenu une penſion pour lui. L'on peut juger auſſi quel ſurcroît ce fut à ſes peines d'apprendre que Monſieur en ayant donné une copie en bonne forme, n'avoit pas dit dans la declaration qu'il y avoit ajoûtée, en quel cas ſeulement le Duc de Bouillon avoit promis de le recevoir dans Sedan; car ce point ne fut pas éclairci, ſoit que Monſieur n'oſoit deſavoüer ce que Fontrailles avoit avancé de ſa part dans un Traité maintenant public, ſoit qu'il eut encore plus de peine à faire voir au Roi les projets qu'on avoit faits

ſur ſa mort, & au Cardinal la terreur qu'il avoit de lui.

Cependant le Chancelier travailla à l'inſtruction du procés avec beaucoup de diligence, & Cinqmars & de Thou furent enfin condamnez d'avoir la tête tranchée, l'un comme autheur du Traité d'Eſpagne, & l'autre pour l'avoir ſçû, & ne l'avoir pas revelé.

Il n'eſt pas poſſible d'aller à la mort avec plus de courage, & avec des marques d'une plus grande pieté chrétienne, qu'ils en témoignerent l'un & l'autre. Cinqmars prêt de monter ſur l'échafaut écrivit à ſa mere, pour la prier de faire payer quelques-uns de ſes creanciers; & la lettre faiſoit voir tout enſemble la liberté de ſon eſprit, & le ſoin qu'il avoit de ſa conſcience.

De Thou plus inſtruit de ſa Religion, fit des diſcours ſurprenans ſur les Pſeaumes & ſur le nouveau Teſtament. On voyoit à toutes ſes paroles une foi vive, & un entier détachement des choſes du monde: Mais enfin ſi dans cette derniere action de leur vie ils firent paroître une conſtance égale, il eſt difficile qu'à conſiderer la diſproportion de leur âge & de leur fortune, l'on ne trouve en faveur de Cinqmars quelque difference à leur gloire.

Le Duc de Bouillon peu ſçavant dans les loix du Royaume, étoit perſuadé qu'il n'avoit fait que l'action d'un homme d'honneur, de n'avoir pas revelé le ſecret de ſes amis, & qu'il lui ſuffiſoit pour n'eſtre

pas

pas criminel de leze-majesté, de n'avoir donné aucun pouvoir, ni rien signé touchant le Traité d'Espagne. Mais lorsqu'il apprit la condamnation de de Thou, il ne douta point de sa perte : & durant trois jours qu'il demeura sans avoir aucunes nouvelles, il ne pensa qu'à se preparer à la mort. Neantmoins il n'y eut point d'arrest prononcé contre lui, soit par le défaut des preuves, soit par les instances du Vicomte de Turenne son frere. Il étoit déja dans une grande consideration, qu'il a depuis augmentée par tant d'actions extraordinaires, & de services signalez.

Mais ce qui sans doute contribua plus efficacement, que toutes choses, au salut du Duc de Bouillon, c'est que dés

le moment que la Duchesse de Bouillon sa femme fut avertie de sa détention, elle fit partir pour la Cour Mademoiselle de Bouillon sa belle-sœur, Princesse de grand esprit, & tres-capable d'affaires. Elle la chargea de declarer de sa part au Cardinal, que si l'on faisoit mourir son mari, elle livreroit Sedan aux Espagnols; & qu'afin qu'il n'en pût douter, elle avoit déja envoyé vers eux pour les faire approcher. Mais lorsque Mademoiselle de Bouillon vid de Thou condamné, elle retourna au Cardinal, pour lui dire qu'elle avoit pouvoir d'entrer en negociation, & de s'engager à toutes choses pour la vie & pour la liberté du Duc de Bouillon.

Enfin le Traité fut conclu. Il

fut arrêté que le Roi auroit Sedan, & qu'il en donneroit la recompense en terres dans le Royaume, que pendant qu'on travailleroit à l'execution des choses, le Duc de Bouillon sortiroit de prison, & les Troupes du Roi entreroient dans Sedan.

Le Cardinal Mazarin, creature du Cardinal de Richelieu y fut envoyé de la part du Roi pour prendre & pour donner toutes les suretez necessaires: Et la Duchesse de Bouillon persuadée que la vie & la liberté de son mari dépendoient de livrer Sedan, le livra du même esprit dont elle auroit pû recevoir une grace considerable, & prit le chemin de Turenne, pour aller trouver le Duc de Bouillon qui s'y étoit retiré.

LIVRE TROISIE'ME.

L'ANNE'E précedente le Duc de Bouillon étoit arrivé à Turenne venant de gagner une bataille, & de faire une Paix si avantageuse, que le bruit de sa gloire s'étoit répandu par toute l'Europe: maintenant il sort d'une prison où il a été en tres-grand peril de sa vie, & il en sort dépoüillé d'une Souveraineté, & d'une des meilleures Places du monde. Cet état malheureux qui ne lui faisoit d'autre consideration que celle de son merite personnel, n'empêcha pas neantmoins que la Noblesse des

Provinces voiſines de Turenne n'accourut encore à foule pour le viſiter ; & comme on s'attendoit de le trouver dans une ſituation d'eſprit conforme à celle de ſes affaires, l'on ne pouvoit aſſez admirer que dans une fortune ſi differente, il ne parut en lui aucun changement.

Il s'entretenoit avec chacun comme il avoit accoûtumé, ſelon qu'il convenoit à la qualité des perſonnes, & à la portée de leur eſprit : Mais il n'entra jamais en matiere pour faire ſon apologie ſur ce qui venoit de ſe paſſer, ni pour inſinuer les eſperances qu'il pouvoit concevoir touchant l'avenir. Du reſte, il prit une connoiſſance entiere du revenu & de l'état de ſes Terres, examina la conduite de ſes Officiers, établit en quelques-unes

des Religieux pour prêcher contre la Religion pretenduë reformée, dont la plûpart des habitans faisoient profession. Il entra même en raisonnement sur la controverse avec plusieurs Gentilshommes, dont il y en eut quelques-uns qui firent abjuration, & termina les procés & les querelles de plusieurs autres. Chaque jour il donnoit quelques heures à la lecture, particulierement des saints Peres. Il alloit aussi assez souvent à la chasse, autant pour tenir son corps dans l'exercice des travaux militaires, que pour son divertissement. Il ne fit que tres-peu de visites, parce qu'encore que le Cardinal de Richelieu le regardât comme un Prince sans ressource, il ne laissoit pas de le regarder comme un Ennemi

toujours preſt à toutes ſortes d'entrepriſes, lorſque l'occaſion ſe preſenteroit favorable pour ſa vengeance, & pour le rétabliſſement de ſes affaires. D'ailleurs il étoit averti que les Intendants & les Gouverneurs des Provinces voiſines avoient ordre de l'obſerver. Ainſi il regardoit Turenne & ſes autres Terres comme les lieux de ſon exil. Mais ſe comportant à la maniere que j'ai dit, il eſt aiſé de juger qu'il n'en étoit point abbatu, & qu'il ne fit auſſi qu'augmenter l'eſtime qu'on avoit déja de lui: tant il eſt vrai que lorſque la fortune a reduit les grands hommes à une vie privée, l'occupation qu'ils ſçavent ſe donner, ſoûtient leur gloire & leur courage.

Quatre ou cinq mois aprés ſon

arrivée à Turenne, le Cardinal de Richelieu mourut à Paris. Dés le moment que le Duc de Bouillon en eut reçû la nouvelle, il donna ordre que dans toutes ses Terres l'on fit des prieres publiques pour lui, soit par le seul motif d'une pieté chrétienne, soit parce que la haine personnelle faisant peu d'impression sur les ames élevées, il est aisé de juger qu'elles ne peuvent la porter jusques dans le tombeau de leurs plus cruels ennemis?

Le Duc de Bouillon ne changea point de conduite par la mort du Cardinal de Richelieu. Mais la mort du Roi qui survint quatre ou cinq mois aprés lui, lui fit prendre de nouvelles resolutions. Voyant que la Reine avoit été declarée Regente, & Monsieur

Monſieur le Duc d'Orleans Chef du Conſeil, le Duc de Bouillon eut ſujet de croire, & toute la France crut avec lui, que c'étoit le plus grand avantage qui lui pouvoit jamais arriver. Il partit donc pour Paris. Il fut tres-bien reçû de la Reine & de Monſieur le Duc d'Orleans; & toute la Cour le regarda comme une perſonne qui ne pouvoit manquer de rentrer dans Sedan, & d'eſtre en plus grande conſideration qu'il n'avoit jamais été. Cependant il vid refroidir peu à peu les manieres dont on l'avoit traité d'abord; & le ſilence ſur ſes affaires qu'on joignit à ce changement, commença à lui faire comprendre, que ſi l'on n'avoit pas entierement oublié les pertes qu'il avoit faites, & les pe-

rils qu'il avoit courus, le ſouvenir qui en reſtoit, étoit plus propre à rendre ſa preſence importune, qu'à inſpirer des ſentimens favorables. Il ne ſe peut rien ajoûter à la douleur qu'il eut de ſe voir dans un état ſi different de celui où il avoit dû s'attendre : mais il crut qu'il étoit de la prudence de diſſimuler la connoiſſance qu'il avoit de ce dernier malheur ; & que cependant pour tâcher de ſçavoir enfin à quoi s'en tenir, il faloit demander une audience à la Reine, & à Monſieur. Ils la lui promirent. Mais aprés avoir été pluſieurs jours à lui aſſigner une heure, ils le renvoyerent enfin à l'Abbé de la Riviere, à qui ils donnerent ordre de l'aller trouver pour conferer avec lui ſur ſes prétentions.

Le Duc de Bouillon lui declara qu'il étoit prêt d'executer le Traité d'échange de Sedan ; mais qu'étant impoſſible que les évalüations qu'il faloit faire, les verifications, & tant d'autres formalitez abſolument neceſſaires ne conſommaſſent pluſieurs années, il demandoit qu'en attendant on le remit en poſſeſſion de la Place. Que ce n'étoit point qu'il eût deſſein de la garder ; qu'au contraire il la remettroit ſans peine entre les mains du Roi dés le moment que ſa recompenſe ſeroit prête. Que ſi elle l'étoit déja, & qu'il lui fut libre de choiſir, il ne balanceroit pas à la recevoir ; mais qu'il prévoyoit des longueurs & des chicanes infinies, ſi l'on y travailloit ſans qu'on lui eût rendu Sedan, parce qu'alors on

traiteroit l'affaire comme le regardant uniquement, au lieu que le voyant rétabli on le regarderoit comme celle du Roi, s'agiſſant d'étendre la frontiere par l'acquiſition d'une ſouveraineté, & d'une Place tres-forte, & tres-importante. Que ſi toutes ces raiſons ne pouvoient toucher la Reine & Monſieur, il croyoit devoir prendre la liberté de leur repreſenter que l'un & l'autre pouvoient mourir avant que les choſes fuſſent en état d'eſtre executées : qu'alors la perte de ſa Maiſon ſeroit inévitable ; & qu'aprés tout ce qui s'étoit paſſé il y alloit de leur honneur, & de leur conſcience de ne le pas expoſer à ce dernier malheur. Il ajoûta qu'encore que ſa Majeſté & ſon Alteſſe Royale fuſſent les deux

personnes du monde qui devoient le moins entrer en défiance de ses paroles, neanmoins pour marquer la bonne foi avec laquelle il vouloit proceder, il offroit d'entrer dans toutes les précautions qu'on voudroit prendre, même de donner Messieurs ses enfans pour ôtage.

L'Abbé de la Riviere répondit au Duc de Bouillon avec beaucoup de complimens. Mais il lui dit qu'ayant ordre seulement de l'écoûter, il ne pouvoit que l'assurer qu'il rapporteroit fidellement tout ce qu'il venoit de lui dire, & qu'il ne tiendroit pas à lui qu'il n'eut à lui rendre une réponse prompte & favorable.

L'Abbé de la Riviere, par la qualité de Favori declaré de Monsieur, a eu long-temps

beaucoup de part aux plus importantes affaires de l'État; ſur tout, pendant la Regence. Il étoit de Paris, d'une baſſe & pauvre famille. Il ſçavoit les belles lettres. Il avoit de l'eſprit, & s'en ſervoit agreablement, par tout où il s'agiſſoit du divertiſſement de ſon Maître. C'étoit le principal fondement ſur lequel il s'étoit élevé auprés de lui. Mais aprés avoir été quelque temps l'arbitre & le miniſtre de ſes plaiſirs, il le fut auſſi de ſes affaires & de ſa fortune. C'étoit un Courtiſan tres-intereſſé, dur & violent dans ſon domeſtique, ſouple, & complaiſant à ceux qui étoient au deſſus de lui, mais rude & inſupportable à tout le reſte.

Pendant la minorité il fut nommé pour eſtre Cardinal

Dans ce temps Monſieur s'aperçût qu'il découvroit ſes ſecrets pour hâter ſa promotion à Rome, & pour avancer ſa fortune à la Cour. Alors il le chaſſa d'auprés de lui pour toujours. Mais ſa diſgrace n'a pas empêché qu'il ne ſoit mort Evêque & Duc de Langres, & dans une grande opulence, condamné de tout le monde pour -voir paſſé ſa vie ſans avoir fait un ami, & plus condamné encore pour n'avoir jamais voulu voir aucun de ſes proches depuis le commencement de ſa fortune.

Le Duc de Bouillon attendit durant pluſieurs jours une réponſe de la conference qu'il avoit euë avec l'Abbé de la Riviere, & voyant que tantôt ſoûs un pretexte, & tantôt ſoûs un autre il differoit à la lui rendre,

il crut devoir s'adresser à la Reine, & à Monsieur directement. Mais ils éviterent de lui parler, & avec un air qui lui fit voir clairement qu'on n'avoit pas trop bien reçû ses propositions. Alors il retourna à l'Abbé de la Riviere, pour s'éclaircir enfin de ce qu'il avoit à pretendre. Aprés l'estre allé chercher plusieurs fois inutilement, un jour qu'il trouva dans son anti-chambre quelques personnes de qualité qui venoient de le quitter, il demanda aussi à le voir; mais un valet de chambre lui vint dire en leur presence qu'il étoit sorti. Ce traitement acheva de mettre à bout la patience du Duc de Bouillon. Il ne pût s'empêcher de s'emporter, & de dire tout haut au valet de Chambre, qu'il pouvoit assurer son maî-

tre, que ſans la conſideration de Monſieur il le traiteroit de maniere qu'il ſe ſouviendroit toute ſa vie d'avoir eu avec lui un procedé ſi mal honête. Cette rencontre fit un grand bruit dés le même jour: & comme les ſervices qu'on ne veut pas recompenſer produiſent facilement des effets auſſi dangereux que font les injures, la Reine & Monſieur prirent ce prétexte pour ſe délivrer de lui, & de ſes prétentions. Ils propoſerent au Conſeil de le faire arrêter. Il en fut averti, & ſans prendre congé, il ſe retira en poſte à Turenne.

QUELQUES PARTICULARITEZ DE LA VIE ET DES MOEURS DE HENRY DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE.

JE ne prétends pas écrire ici la Vie du Vicomte de Turenne. Je ſouhaite pour ſa gloire quil ſe trouve quelqu'un qui ſoit plus hardi que moi, & qui ait toute la capacité neceſſaire pour un deſſein ſi vaſte, & ſi penible par

la grandeur du ſujet. Mais quand perſonne ne voudroit l'entreprendre, l'on ne doit pas craindre que la memoire de tant de grandes actions qu'il a faites, ſe puiſſe jamais perdre. Il eſt impoſſible que ſans faire ſon Hiſtoire, on puiſſe écrire ce qui s'eſt paſſé en France depuis quarante ans. Cependant parce que j'ai eu l'honneur depuis plu-ſieurs années d'entrer avec lui dans des affaires de la plus gran-de, & de la plus petite conſe-quence, & qu'il arrive ſouvent aux Hiſtoriens d'ignorer, ou de négliger des particularitez eſ-ſentielles, je veux tâcher par quelques traits hiſtoriques, & perſonnels, de laiſſer à la poſte-rité une idée veritable de ce grand homme. Ce que je dirai à l'avantage de ſa memoire ſera

d'autant plus digne de foi, que bien loin de m'avoir rendu ſuſpect par ſes bienfaits, il a ruiné ma fortune ſans reſource : mais je lui dois cette juſtice, qu'il l'a fait ſans deſſein de me nuire.

Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, étoit d'une taille moyenne. Il n'étoit ni gras, ni maigre. Sa démarche & toutes ſes manieres paroiſſoient moins d'un homme audacieux que modeſte & timide. Il avoit les cheveux chatains, la tête groſſe, & un peu penchée ; le teint rouge, les yeux grands & plains de feu, mais couverts de gros ſourcils joints enſemble. La forme de ſon viſage étoit aſſez reguliere : Cependant avec un air riant, il avoit quelque choſe de ſombre, & ce mélange formoit une phi-

ſionomie aſſez extraordinaine, & tres-difficile à bien dépeindre.

Dans ſon bas âge il paroiſſoit d'une complexion délicate. Il n'eut pas même une ſanté bien affermie qu'aprés vingt ans. Il n'en avoit encore que neuf ou dix, lors qu'aprés s'eſtre dérobé de ſon Gouverneur, & s'eſtre fait chercher long-temps, on le trouva vers les dix heures du ſoir ſur les remparts de Sedan, couché, & endormi ſur un affuſt de canon, reſolu d'y paſſer la nuit. Il avoit ouy dire au Duc de Bouillon ſon pere, qu'il voyoit bien que de long-temps il n'auroit aſſez de force pour ſoûtenir les travaux de la guerre, & ce jeune Prince avoit crû que cette épreuve ſuffiroit pour le détromper. Il commença ſon

aprentiſſage en Hollande ſous le Prince d'Orange ſon oncle, & il y fut envoyé n'étant encore que dans ſa quatorziéme année.

Il avoit naturellement une inclination extraordinaire pour la guerre, & ſon inclination s'étant bien-tôt animée par le deſir de la gloire, il s'attacha de telle ſorte au métier, que dans ſa plus grande jeuneſſe il ne parût veritablement ſenſible qu'à cette paſſion. Il acquit auſſi une grande reputation en fort peu de temps, & ayant fait la guerre toute ſa vie, & vêcu ſoixante-trois ans, il a parû enfin à tout le monde digne d'eſtre comparé aux plus grands Capitaines de l'antiquité. Il étoit né avec beaucoup d'eſprit: mais on y a toujours remarqué moins de

brillant & de netteté, que de profondeur, & de ſageſſe. Dans les affaires preſſantes, & de conſequence, il ſe déterminoit ſans balancer, & il demeuroit ferme & fidelle dans le parti qu'il avoit embraſſé: mais il y voyoit bieu mieux la fin qu'on devoit s'y propoſer, que les differentes voyes qu'il falloit prendre pour y parvenir.

Il a paſſé ſa vie ſans aucun démêlé perſonnel. Cependant dans ſes commencemens il n'a pas toujours ſervi ſous des perſonnes pour qui il eût une grande eſtime. Beaucoup auſſi ont ſervi ſous lui qu'il n'eſtimoit pas davantage. Et il a commandé avec d'autres fort incompatibles par leur humeur, & par leurs manieres, & plus incompatibles encore par l'émulation

& par la jalousie qu'ils avoient de sa gloire. Mais outre qu'il ne donnoit aucune créance aux raports, & qu'il méprisoit même les discours qu'on faisoit de lui; occupé d'un grand dessein, il s'embarrassoit peu des choses qui n'y apportoient pas un veritable obstacle. Jamais il n'a été tenté par le succés assuré & present d'une entreprise glorieuse pour lui, lors qu'il a crû qu'elle pouvoit interrompre le cours d'un dessein plus grand, & plus utile à l'Etat, quoique plus éloigné. Et de son naturel il alloit tellement au bien des affaires, que pour les faire réussir il a souvent sacrifié ce qui regardoit sa fortune particuliere, & quelquefois hazardé sa propre reputation. Loin de rejetter les mauvais évenemens sur les Offi-

ciers

ciers qu'il employoit à la guerre, il n'a jamais perdu aucune occaſion de les conſoler, & de relever leur courage, lorſqu'ils venoient d'éprouver une mauvaiſe fortune. Parmi tant de ſujets de chagrin & de colere qu'il a eu depuis qu'il a commencé à commander, il n'a jamais offenſé perſonne. On ne lui a pas même ouy dire une parole d'emportement dans ſon domeſtique ; & bien qu'il eût l'eſprit doux & capable d'une grande patience, une vertu ſi rare, & pratiquée avec tant de conſtance, ne peut pas avoir été l'effet du ſeul temperament.

Un jour qu'il ſe preparoit à donner dans les lignes d'une Place aſſiegée, il trouva qu'il lui manquoit quelques outils, & ſe ſouvenant qu'un Maréchal

de France qui commandoit une attaque en avoit de ſuperflus, il lui en envoya demander par un de ſes Gardes. Le Garde revint tout troublé, contant tout haut pluſieurs choſes deſagreables que ce Maréchal lui avoit dites, en refuſant de donner les outils. Le Vicomte de Turenne ſe tournant vers les Officiers qui ſe trouverent auprés de lui; puiſqu'il eſt en colere, il faudra, dit-il, ſe paſſer de ſes outils, & faire comme ſi nous les avions. Aprés cela il attaqua les lignes, les força, & eut toute la gloire de l'action.

A ſa derniere campagne de Flandres, quelques Courtiſans revinrent de l'Armée fort animez contre lui; mais ſans avoir un fondement raiſonnable. Cependant le Vicomte de Turen-

ne, qui ne revint qu'environ un mois aprés le Roi, trouva que de leur mécontentement particulier ils en avoient fait naître un ſi general, qu'il n'y avoit presque perſonne dans toute la Cour qui ne ſe fiſt honneur de parler mal de lui, ou de s'en plaindre. Pluſieurs de la cabale, quelques-uns même de la premiere qualité lui firent parler pour adoucir les choſes, & demanderent à s'éclaircir avec lui. Toute ſa réponſe fut, qu'il ne vouloit point eſtre en éclairciſſement; que c'étoit aſſez pour lui d'eſtre aſſuré de n'avoir donné ſujet à perſonne de ſe plaindre: Mais qu'il ne deſeſperoit pas que dans une autre occaſion, ou peut-eſtre il auroit tort, Meſſieurs les Courtiſans ne lui fuſſent favorables.

Enſuite ils retournerent tous chez lui, comme s'il ne ſe fût rien paſſé, & il agit avec eux comme s'il n'eut rien ſçû.

Il étoit incapable de haine, mais il étoit capable d'amitié. On l'a vû fondre en larmes dans les ruës de Pontoiſe, ſur ce qu'il venoit d'apprendre à la porte de la Ville, que le Duc de Bouillon ſon frere y étoit perilleuſement malade de la maladie dont il mourut; & ſes larmes étoient d'autant plus touchantes & naturelles, qu'on voyoit bien qu'il eut voulu les retenir.

Il parloit d'ordinaire de lui avec tant de modeſtie & de ſincerité, que s'entretenant avec un de ſes amis deux ou trois jours aprés la mort du Duc de Bouillon, il lui dit ces propres

mots : On croit que je ſçai quelque choſe dans la guerre, mais rien n'eſt plus vrai que je pouvois encore beaucoup apprendre de Monſieur mon frere : Et pour les affaires quels talens n'avoit-il pas au deſſus de moi ? Il n'a pas toujours été heureux dans le choix de ſes amis ; neantmoins il a pleuré la mort de quelques-uns, & ſa bonté naturelle étoit ſi grande, qu'il n'a jamais pû s'endurcir parmi tant de ſang qu'il a vû répandre, ni s'empêcher même d'avoir toujours dans l'eſprit l'avancement de quelqu'un, malgré tant d'ingratitudes qu'il avoit éprouvées.

Pendant pluſieurs années il a eu la fortune contraire dans la guerre. Il a même été regardé comme malheureux. Neant-

moins dans les occaſions qui ne lui ont pas réuſſi, la renommée a toujours rendu juſtice à ſon courage, & à ſa capacité, & il a ſouvent acquis plus de gloire que ceux qui ont remporté l'avantage ſur lui.

Il avoit une grande ambition, que la conjoncture des temps, & ſa prudence lui firent preſque toujours moderer, ou tenir cachée. Mais s'il eut vêcu dans les ſiecles ſi éloignez, & ſi favorables aux Conquerans, comme il ne donna jamais de bornes à ſa gloire, il en eut donné facilement à ſa fortune.

Pendant la regence en l'année 1649. Paris prit les armes pour chaſſer le Cardinal Mazarin. Le Vicomte de Turenne, ſoit par la fatale conſtellation qui regnoit alors, ſoit par les

mécontentemens qu'il avoit de ce Miniſtre touchant ſa fortune particuliere, & celle de ſa maiſon, prit une reſolution contraire aux interêts du Cardinal; mais qu'il n'envisageoit pas comme contraire au bien de l'Etat. Il commandoit l'Armée d'Allemagne composée de douze à quinze mille hommes, preſque tous Etrangers. Il y étoit dans une veneration extraordinaire, qu'il ne devoit pas ſeulement à ſon grand merite, mais encore à ſon deſintereſſement, & à ſa maniere de vivre avec les Troupes. D'ailleurs la plûpart des Officiers lui étoient redevables de leur avancement, & n'avoient preſque aucun commerce à la Cour, que par ſon entremiſe. Enfin les Troupes lui étant entierement dévoüées, les prin-

cipaux Officiers de l'Armée, qui étoient absolument à lui, engagerent tous les autres à faire serment entre ses mains, de ne suivre que lui seul.

Cet engagement fut encore celebre, & rendu public par le bruit des trompettes, & des tambours, & par les acclamations des soldats; de telle sorte que dans un changement de parti, l'on n'a peut-estre jamais vû un consentement si general, & des apparences d'un attachement si solide. Il declara aux François, & aux autres qui ne voudroient pas entrer dans ses interêts, qu'il leur laissoit la liberté de se retirer : mais il y en eut peu qui prirent ce parti. On marcha dés le lendemain pour venir en France; mais au troisiéme jour de marche le

Vicomte

Vicomte de Turenne s'étant avancé à Spire pour faire achever le pont où l'Armée devoit passer, Longpré Lieutenant Colonel du regiment d'infanterie de Vaubecourt, vint l'avertir en diligence, que Thoubal, & Chust, deux Officiers Generaux étrangers, qui devoient neantmoins tout au Vicomte de Turenne, & en qui il avoit mis sa principale confiance, avoient passé la nuit à parlementer avec Hervard, envoyé par le Cardinal Mazarin, & porteur des ordres de la Reine, & de plusieurs lettres du Prince de Condé, pour les Officiers de l'Armée; de telle sorte que gagnez par de grandes esperances, & par de grosses sommes d'argent, (que Hervard fit avancer sur son credit jusques à douze ou

treize cens mille livres) ils firent changer en ſuite de ſentiment à toute l'Armée ; en ſorte qu'elle marchoit déja d'un autre côté.

La reſolution fut ſi grande & ſi prompte , que les mêmes Troupes qui peu de jours auparavant avoient fait paroître un ſi grand zele pour le Vicomte de Turenne , l'auroient infailliblement arrêté priſonnier , s'il ne ſe fût ſauvé ſans perdre de temps : Et ce fut alors, pour la premiere fois , qu'il reconnut combien il y a peu de ſureté pour la vie, & pour la fortune des hommes, lorſque cette ſureté n'a pour fondement qu'une puiſſance uſurpée.

Cependant comme il étoit impoſſible qu'une démarche ſi extraordinaire demeurât ſans

quelque ſuite, le Vicomte de Turenne ſe trouva la Campagne ſuivante, pour procurer la délivrance des Princes de Condé & de Conti, à la tête de l'Armée d'Eſpagne, & donna la bataille de Rethel. Il la perdit: Et lors qu'il ſe vid hors d'état de pouvoir penſer à autre choſe, qu'à ſauver ſa perſonne, il ſe mit à l'écart des fuyards, monté ſur un cheval bleſſé, & ſuivi ſeulement de la Bage Lieutenant de ſes Gardes, dont le cheval étoit bleſſé auſſi. Aprés avoir marché un peu de temps, ils virent cinq Cavaliers venir à eux à toute bride. La Barge dit au Vicomte de Turenne, je n'ai qu'un piſtolet à tirer, & vous avez tiré les vôtres, Monſieur que voulez-vous faire? Mourir, dit-il, la Barge, plûtôt que de

retourner en France ſervir de ſpectacle. Alors ils furent abordez par deux de ces Cavaliers qui marchoient un peu devant les autres. La Barge alla à un, & le tua de ſon piſtollet. L'autre ayant joint le Vicomte de Turenne, le prit par le baudrier. & lui dit, bon quartier, Monſieur de Turenne, le Vicomte de Turenne le tua d'un coup d'épée. De ces trois Cavaliers qui reſterent, l'un qui paroiſſoit un Officier tira un coup de piſtollet au Vicomte de Turenne, & le manqua. Aprés ils ſe retirerent tous trois ſans faire un plus grand effort, ſoit qu'ils fuſſent épouvantez de la mort de leurs compagnons, ſoit que le deſtin de la France voulut reſerver ce Prince pour les grands ſervices qu'elle en de-

voit retirer. En effet, le Vicomte de Turenne étoit perdu ſans reſource, ſon cheval & celui de la Barge n'étant plus en état d'aller ; mais la Vaux Officier de Cavalerie du Regiment de Beauveau paſſa dans cet inſtant, & lui donna le ſien pour ſe ſauver. Aprés ces deux actions, dont il ne s'eſt jamais ſouvenu ſans douleur, & ſans repentir, la poſterité ne verra pas ſans étonnement qu'il ſe ſoit trouvé l'année ſuivante à la tête d'une des Armées du Roi, & qu'on ait pris en lui une confiance entiere. Mais ſi l'on n'a pas d'exemple d'un changement ſi grand & ſi prompt, je laiſſe à l'hiſtoire à faire voir en détail combien dans le reſte de ſa vie il s'en eſt montré digne par ſa fidelité inviolable, & par ſes grands ſervi-

ces. Il commença à reparer les malheurs où il étoit tombé les deux années precedentes par deux actions qu'il fit en l'eſpace de douze ou quinze jours ; l'une à Gergeau, l'autre à Blereau ; & parce que je les ai veuës de prés, & que dans ces deux occaſions il ſauva deux fois l'Etat, & la perſonne du Roi, je ne puis m'empêcher de les conter.

Auſſi-tôt que le Vicomte de Turenne eût reçû les ordres neceſſaires pour le commandement de l'Armée, il partit de Blois, où la Cour étoit alors, & s'avança du côté de Sully, & de Gien, pour aſſembler les Troupes qui devoient ſervir ſous lui.

Le Roi n'alloit pas encore à la guerre. Il ne ſe mêloit pas auſſi des affaires, à cauſe de ſa grande jeuneſſe, & la Reine me-

ré ſe repoſoit entierement du gouvernement de l'Etat ſur le Cardinal Mazarin.

Peu de jours aprés le départ du Vicomte de Turenne, le Roi partit auſſi de Blois pour aller à Orleans ; mais Orleans lui ayant fermé les portes, on prit la reſolution d'aller à Gien. Dans le temps qu'on paſſoit, ſans aucune précaution, ſous les murailles de Gergeau, petite Ville ſur la riviere de Loire, le Baron de Syrop, qui commandoit l'Armée des Princes, attaqua le pont de Gergeau, à deſſein de faire un paſſage, pour tomber dans la marche de la Cour. Il s'étoit déja rendu maitre de la porte qui eſt de l'autre côté de la riviere, & faiſoit travailler à un logement vers le milieu du pont, pendant qu'on

mettoit en batterie deux pieces de canon pour battre l'autre. Le Vicomte de Turenne qui s'étoit avancé pour venir au devant du Roi, entendant le bruit de la mousquetterie, quitta son chemin, & se jetta dans Gergeau. Il y trouva quelque infanterie, mais si mal pourveuë de munitions de guerre, que la plûpart des soldats n'avoient plus de quoi tirer. Voyant l'importance de l'affaire, il fit ouvrir la porte, & baisser le pont-levis; & afin que les ennemis le pussent entendre, il commanda d'une voix élevée à l'infanterie qui bordoit la courtine, que sur peine de la vie personne ne tirât sans son ordre. En suite ayant fait mettre pied à terre à tous ceux qui se trouverent auprés de lui, & s'étant mis à leur

tète, il alla aux ennemis l'épée à la main, les chaſſa du logement qu'ils avoient fait ſur le pont; & malgré leurs efforts, & l'effet du canon, qui tua ou bleſſa huit ou dix perſonnes auprés de lui, il les repouſſa au delà de la rivere, & fit en ſuite rompre deux arches du pont, pour achever de mettre la Cour dans une entiere ſureté.

Le Roi arrivé à Gien, le Vicomte de Turenne en partit pour s'aller poſter à Briare, avec les Troupes qu'il avoit ramaſſées: & ayant apris que le Maréchal d'Hoquincourt, qui le venoit joindre avec un corps conſiderable, étoit aux environs de Bleneau, il alla viſiter ſon camp, & conferer avec lui.

Le Maréchal d'Hoquincourt avoit un grand courage naturel.

Il étoit capable de tout entreprendre, & de tout hazarder: mais il ne mettoit pas toujours la prévoyance & les grandes précautions en uſage.

Aprés avoir viſité enſemble quelques-uns des quartiers du Maréchal, le Vicomte de Turenne lui dit pluſieurs fois, qu'il le trouvoit bien expoſé, & qu'il lui conſeilloit de ſe retirer du côté de Briare. Il répondit toujours qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'une bonne garde remedieroit à tout. Cependant le Vicomte de Turenne ne fut pas plûtôt de retour à Briare, que le Maréchal fut attaqué. Le Vicomte de Turenne l'ayant appris en avertit la Cour, & marcha droit à lui avec les Troupes qui ſe trouverent à Briare, & aux environs. Il envoya ordre à

celles qui étoient les plus éloignées de s'avancer inceſſamment ſur le chemin qui va de Briare à Bleneau, & fit marcher toute ſon artillerie. A demi-lieuë de Briare il apprit par les fuyards que le Maréchal d'Hoquincourt avoit été entierement défait. La nouvelle lui fut bientôt aprés confirmée par un priſonnier, qui l'aſſura auſſi que les ennemis venoient à lui, & qu'il les avoit laiſſez en marche. Tous les Officiers Generaux étoient d'avis qu'on allât à la perſonne du Roi, comme le ſeul parti qu'on avoit à prendre dans cette extremité, & avec des Troupes ſi inégales. Mais le Vicomte de Turenne, dans une contention d'eſprit proportionnée à l'importance de l'affaire & au danger, preſques ſans leur

répondre; donnoit les ordres neceſſaires, marchoit toujours, & preſſoit les Troupes de redoubler leur diligence. La Barge s'approcha de lui pour l'avertir que tout le monde murmuroit, & qu'on croyoit qu'il alloit tout perdre s'il ne retournoit à la perſonne du Roi. Le Vicomte de Turenne lui répondit, c'eſt une belle reſſource aprés l'exemple qu'Orleans vient de donner, avant même qu'on ait reçû aucun échet; où eſt-ce que l'on ouvrira les portes lorſque nous nous preſenterons vaincus & fugitifs; il faut perir ou tout ſauver. Le jour d'auparavant, comme il retournoit du quartier du Maréchal d'Hoquincourt à Briare, il avoit remarqué un marais qui faiſoit un long défilé. Le ſouvenir de ce marais

lui étant venu alors dans l'eſprit, il jugea par les reflections qu'il fit ſur la ſcituation des lieux, que les ennemis pour venir à lui ſeroient obligez d'y paſſer. Dans cette opinion il y marcha ſans balancer, & y arriva ſi propos, qu'il ſe trouva d'un côté du marais dans le temps que les Troupes ennemies commençoient à paroître de l'autre ; il n'avoit pas alors plus de trois mille cinq cens hommes. Cependant il arrêta une Armée victorieuſe composée de treize ou quatorze mille, & commandée par le Prince de Condé.

A la Cour on étoit déja fort alarmé par la défaite du Maréchal d'Hoquincourt ; mais on y prit l'épouvante lors qu'on fut averti de la marche du Vicomte de Turenne. Car on ne douta

point que le même malheur ne lui arrivât. Dans cette extremité on crut que l'unique ressource étoit de mettre la riviere de Loyre entre le Roi & les ennemis. La plus grande partie des équipages l'avoit déja passée. On commençoit à détendre l'appartement de la Reine, & l'on tenoit des pionniers tous prêts pour rompre les arches du pont, lorsqu'on apprît le grand succés du Vicomte de Turenne, & qu'on fut assuré, qu'aprés avoir vû retourner les ennemis dans leurs quartiers, il revenoit se poster à Briare avec son Armée.

Dés le même jour le Cardinal Mazarin lui écrivit, pour avoir son avis sur une relation qu'il vouloit envoyer en diligence à Paris, & dans les Provinces,

afin de prévenir les bruits desavantageux qu'on y pouvoit semer. Cette relation commençoit par le conseil que le Vicomte de Turenne avoit donné le jour précedent au Maréchal de se retirer du côté de Briare. Le Vicomte de Turenne fit ôter cet article, disant que le Maréchal étoit assez malheureux, sans ajoûter à son malheur une circonstance si desagreable. Dans toute sorte d'affaires il usoit de peu de paroles. Il souffroit aussi avec peine les longs discours, & tous les détails inutiles. Il étoit distrait par sa grande application, & par là quelquefois assez obscur en ses raisonnemens. Sa profonde réverie lui faisoit souvent faire des questions hors de propos, & prononcer des paroles qui n'a-

voient aucune liaiſon. Il prenoit quelquefois des averſions dont il ne revenoit pas facilement, & d'ordinaire il les prenoit plus ſur l'air & ſur les manierès des perſonnes, que ſur les perſonnes mêmes. Par exemple, quelque brave que fût un homme il ne le pouvoit ſouffrir, s'il uſoit à la guerre de quelque précaution extraordinaire contre les injures du temps. Pour ceux qu'il mépriſoit entierement, de quelque qualité qu'ils puſſent eſtre, ce n'étoit qu'avec une extrême peine qu'il ſe reduiſoit à leur parler, & à garder avec eux les bien-ſeances neceſſaires: & le moyen le plus aſſuré pour attirer ſon mépris, c'étoit d'eſtre fanfaron, & de parler trop facilement de ſoi-même. Il ſouffroit avec peine qu'on

qu'on le fiſt paſſer pour un homme toujours défiant, & ſouvent préoccupé ; & ſoit pour couvrir ſes défauts, ſoit parce que le cœur humain renferme d'ordinaire ces ſentimens tres-oppoſez, il lui eſt arrivé quelquefois de dire des ſecrets qu'il faloit taire, & de vouloir paroître un homme juſte, ſincere, & éclairé, aux dépens même de ſes proches, & de ſes amis.

Cette peine qu'il avoit de voir qu'on étoit perſuadé qu'il ſe prévenoit facilement d'inclination & d'eſtime, avoit tant de paſſion ſur ſon eſprit, qu'encore qu'il fût toujours porté à preferer ſes amis dans les graces qui dépendoient de lui, & à les aſſiſter de ſon bien, ou à s'engager pour eux, toutesfois il étoit capable de parler avec moins

de force & de hardiesse en leur faveur, qu'en faveur des personnes qu'on sçavoit lui estre indifferentes, ou suspectes: poussé d'un esprit d'équité, & par le seul motif des avantages & de la gloiredu Roi, il a neantmoins souvent rendu de bons offices, & procuré des emplois à ceux qui ne l'aimoient pas; & tel s'est réjouï de sa mort, qui peut-être sans le sçavoir doit à ses suffrages la place qu'il occupe aujourd'hui.

Il a toujours aimé sa Maison: mais dans les commencemens il l'a beaucoup moins aimée que sa fortune; & dans la suite il a preferé sa gloire, & à sa fortune, & à sa Maison.

En toutes les rencontres il a secouru ses proches au delà de ses forces, & il s'est même dé-

poüillé en faveur de quelques-uns d'une partie de ſon patrimoine, plus touché de leur neceſſité que de ſes propres beſoins.

Il ne ſe ventoit jamais d'avoir donné, & il donnoit avec une pudeur tres-rare parmi les hommes, & tres-neceſſaire pour purifier la liberalité du faſte & de la vanité qui l'accompagnent preſque toujours. Cette vertu, qui n'eſt pas la vertu de la vieilleſſe, étoit en lui ſi naturelle, que dans ſes dernieres années il répandoit l'argent avec plus de facilité qu'il n'avoit jamais fait. Enfin ſous un Prince liberal & magnifique, & dans un ſiecle ſi fertile en grandes fortunes, il eſt mort avec beaucoup moins de bien qu'il n'en avoit eu de ſa Maiſon.

Un jour quelques-uns de ſes amis s'entretenans avec lui touchant les richeſſes, & lui faiſant ſur ce ſujet des comparaiſons & des railleries flatteuſes : Il leur dit qu'il étoit vrai que jamais il n'avoit pû comprendre le plaiſir qu'on pouvoit trouvrer à garder des coffres remplis d'or & d'argent ; que pour lui ſi à la fin de l'année il lui reſtoit des ſommes conſiderables, il croyoit que cela lui feroit mal au cœur, comme ſi ſortant d'un feſtin, on lui ſervoit encore un grand repas.

Eſtant dans la Comté de la Marck en Allemagne, le Comte de Coniſmar, Maréchal de Camp, lui propoſa de lui faire gagner, par le moyen des contributions, cent mille écus en quinze jours ; il répondit en riant qu'il lui étoit bien obligé,

mais qu'aprés avoir trouvé beaucoup de ces occaſions ſans en avoir profité, il n'étoit pas d'avis de changer de conduite à ſon âge.

Tous les ſoins qu'il avoit de ſa perſonne n'alloient qu'à éviter la mal-propreté : le reſte dépendoit de ceux qui le ſervoient, n'éxigeant en cela, ni en ce qui regardoit ſon ſervice particulier, & l'ordre de ſa maiſon, aucun ſoin, ni aucune aſſiduité : De ſorte qu'à la Cour, comme à l'Armée, on arrivoit ſouvent dans ſa chambre ſans avoir trouvé aucun domeſtique à qui l'on pût s'adreſſer.

Il ſçavoit toujours ſes affaires en gros, mais il entroit rarement dans le détail : Il s'exprimoit avec quelque difficulté, qu'on voyoit augmenter à pro-

portion qu'il étoit pressé par les affaires. Il parloit d'ordinaire d'un ton de voix assez élevé, clair & ferme tout ensemble: Mais quand il disoit quelque secret de la moindre consequence, il croyoit ne parler jamais assez bas, & l'opinion qu'on avoit de sa défiance étoit si bien fondée, qu'il lui est arrivé rarement d'avoir le cœur soulagé de la confidence qu'il venoit de faire. Il étoit infatigable d'esprit & de corps. Sa santé depuis quarante ans n'avoit jamais été interrompuë que par une fiévre de huit ou dix jours, & par quelques legeres attaques de goute, peu de temps avant sa mort.

Dans les affaires de consequence, faciles ou difficiles, il agissoit avec la même vigilance, ne présumant, & ne desespe-

rant jamais du ſuccés, toujours plus preſts à prendre des précautions ſuperfluës, qu'à oublier les neceſſaires. Il ne s'épargnoit jamais les fatigues, & il les épargnoit aux autres, autant que le ſervice le pouvoit permettre. Il avoit toujours de grands deſſeins, & tous ſes projets dans la guerre étoient fondez ſur une grande ſageſſe, & ſur une prévoyance extraordinairement étenduë : mais lors que par la rencontre, & par la neceſſité des choſes, il falloit ſe commettre à la fortune, il s'y abandonnoit avec toute la hardieſſe & toute la gayeté d'un jeune homme.

Ceux qui ſervoient ſous lui, ne ſçavoient preſque jamais ſes deſſeins, que dans le moment qu'il falloit agir. Il étoit plus ca-

pable qu'homme du monde de ruïner une Armée ennemie, par des forces beaucoup inferieures ; & de terminer avantageusement une campagne, dont on avoit eu sujet de tout craindre.

Dans le commencement d'une grande journée de guerre, on ne remarquoit en lui rien d'extraordinaire ; mais à proportion que l'affaire s'embarquoit, & qu'elle devenoit difficile, on le voyoit s'élever, & pourvoir à tout avec une liberté d'esprit, & une fermeté de courage dont peu d'hommes sont capables dans les perils de longue durée. Cependant il étoit timide à la Cour, timide dans la societé, & peu habile dans les affaires ordinaires. On remarquoit aussi du changement visible

visible dans son air, & dans ses manieres. Du moment qu'il étoit à l'Armée il y charmoit tout le monde, par une façon de vivre gaye & facile. Jamais il ne s'enfermoit pour travailler. Ses portes étoient toujours ouvertes, & on ne voyoit aucune marque d'ostentation, ni de faste dans ses paroles, ni dans ses actions : mais réduit par la paix à la vie privée, la suspension de la gloire veritable, qu'il trouvoit toujours dans la guerre, laissoit quelquefois place dans son cœur, à des mouvemens d'une autre gloire, moins solide, qui rendoit son commerce plus difficile, même à ses meilleurs amis.

L'état d'un Favori faisoit d'abord quelque impression sur son esprit; mais retenu par sa gloi-

re; ou par la crainte des ſuites, il a toujours preferé ſa liberté, aux attachemens qui pouvoient aider à ſa fortune ; & gardant ſagement les meſures convenables à l'état des perſonnes, il a paſſé les temps les plus difficiles ſans concert, & ſans liaiſon particuliere, s'eſt ſoûtenu lui-même, & a parlé avec la hardieſſe & la liberté d'un homme de bien, lorſqu'il l'a crû abſolument neceſſaire ou à ſa gloire, ou au ſervice de ſon Maître.

Aprés qu'il eut gagné la bataille des Dunes, & pris Dunkerque, le Cardinal Mazarin ſouhaita ardemment de pouvoir s'attribuer la gloire de ces deux grands ſuccés. Il voulut que le Vicomte de Turenne lui écrivît une lettre, qui marquât qu'en effet ils n'étoient dûs qu'à

lui ſeul ; qu'il avoit penſé & projetté les choſes dans ſon cabinet, & qu'on n'avoit fait preciſément qu'executer ſes ordres. Il n'a peut-eſtre jamais paru dans ce Miniſtre une paſſion plus vive qu'en cette rencontre. Il mit l'affaire entre les mains du Comte de Moret, Gentilhomme d'un grand ſens, & d'un rare merite, ſon Favori, & ami intime du Vicomte de Turenne.

La Cour étoit alors à Calais, & le Vicomte Turenne aux environs de Dunkerque. Le Comte de Moret alla deux ou trois fois vers lui ſous d'autres pretextes, mais en effet pour cette ſeule affaire. Le Comte de Moret faiſoit tous ſes efforts pour ôter de l'eſprit du Cardinal une penſée qui convenoit ſi peu à

ſon état, & à ſa profeſſion. Il n'oublioit rien de tout ce qu'il jugeoit pouvoir porter le Vicomte de Turenne à mettre à prix la complaiſance qu'on deſiroit de lui en cette occaſion: Mais dans l'embarras d'un negociateur bien intentionné, qui n'avance rien, il ſe crût enfin obligé de dire nettement au Vicomte de Turenne, qu'il avoit tout ſujet de craindre qu'un refus abſolu n'eût des ſuites tres-deſagreables pour ſa fortune, puiſque ſur les premieres difficultez qu'il avoit faites, le Cardinal avoit témoigné une aigreur extraordinaire contre lui.

Le Vicomte de Turenne qui n'avoit pas été ébranlé par les eſperances, ne le fut point par la crainte; Il répondit toujours

les mêmes choſes qu'il avoit réponduës d'abord ; que le Cardinal pouvoit faire mettre dans l'Hiſtoire tout ce qui flatteroit davantage ſon ambition, & qui ſeroit capable de faire croire à la poſterité, qu'il étoit un grand Capitaine ; mais que pour lui, il ne lui ſeroit jamais reproché d'avoir donné un titre pour autoriſer une choſe ſi contraire à ſon honneur, & à la verité.

Preſque en ce même temps le Roi tomba malade à Calais, & fut ſi malade qu'on le crût mort. Le Cardinal ne ſe croyant pas fort bien dans l'eſprit du Duc d'Orleans, Frere unique du Roi, voulut s'aſſurer de ceux qui étoient auprés de lui ; mais il eut ſujet de croire qu'ils ne lui ſeroient pas favorables. Dans cette extremité il eut recours

au Vicomte de Turenne. Son deſſein étoit de l'aller joindre, en cas qu'il fût contraint de ſortir de la Cour. Il lui envoya le Comte de Moret pour l'engager à s'offrir à lui, & pour l'obliger à s'aſſurer de l'Armée. Le Comte de Moret avoit ordre de negocier cette affaire avec beaucoup d'adreſſe, & d'inſinuer les choſes au lieu de les dire. Mais comme il ſçavoit que c'étoit la maniere la moins propre pour réuſſir auprés du Vicomte de Turenne, il lui parla à ſon ordinaire ſans détour, & ſans fineſſe. Le Vicomte de Turenne promit d'abord qu'il parleroit, & agiroit publiquement comme ami du Cardinal; Qu'il repreſenteroit même à Monſieur, s'il parvenoit à la Couronne, qu'en l'é-

tat où étoient les choſes, il ſeroit tres-dangereux d'ôter les affaires à un Miniſtre ſi capable, & ſi établi. Le Comte de Moret jugeant que le Cardinal ne ſeroit pas ſatisfait de cette réponſe, repreſenta au Vicomte de Turenne tout ce qu'il crut capable de le porter à faire ce qu'on demandoit de lui. Il lui dit entr'autres choſes, qu'il ne faloit pas craindre que jamais le Cardinal pût ſe reſoudre à former un parti en France, & qu'infailliblement la Reine mere ſoûtiendroit ſa fortune : qu'on ne pouvoit douter ni du crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit de Monſieur, ni de ſa protection pour le Cardinal ; & qu'ainſi en offrant de s'attacher aveuglement aux intereſts de ce Miniſtre, le Vicomte de Turenne pouvoit,

ſans rien hazarder, ſe faire un merite auprés de lui, dont il ſe ſouviendroit toujours. Le Vicomte de Turenne répondit, qu'il y avoit beaucoup d'apparence que les choſes ſe paſſeroient en cette maniere; mais il ne voulu jamais promettre que ce qu'il venoit d'offrir, ajoûtant qu'aucun avantage, quelque grand qu'il pût eſtre, n'étoit capable de l'obliger de donner des paroles qui pourroient dans la ſuite l'expoſer à la neceſſité, ou de manquer, ou de retomber dans les malheurs dont il étoit ſorti.

Le Cardinal fut en effet ſi peu content de cette réponſe, qu'aprés avoir juré pluſieurs fois la perte du Vicomte de Turenne, il dit encore beaucoup de choſes extraordinaires, tantôt d'un

esprit emporté, tantôt d'un courage abattu : Mais le Roi guerit, & sa guerison, ou la continuation de la guerre, firent que le Cardinal oublia, ou suspendit son ressentiment.

Il se plaisoit avec les gens de lettres & de bon sens ; mais il n'avoit aucun ménagement pour les beaux esprits de profession : ils n'ont jamais été compris dans ses liberalitez, & il n'a pas eu aussi beaucoup de part à leurs ouvrages.

Libre d'affaires, il aimoit à se réjouïr, sur tout dans ses repas, mais sans excés. Il rioit facilement des discours & des railleries agreables ; railloit lui-même assez finement, mais toujours avec beaucoup de discretion, & d'humanité. Il étoit touché des productions d'esprit

vives & naturelles, aimoit la lecture des bons Livres, sur tout des Histoires. Il en faisoit son profit, mais il n'en parloit presque jamais.

Il ne pouvoit supporter un moment la flaterie, comme flaterie; mais quand elle étoit cachée sous les apparences d'une amitié veritable, & qu'on prenoit des occasions naturelles de le louër, il entroit facilement en matiere; & alors un flateur pouvoit s'insinuer dans son esprit, s'établir dans sa confidence, & en retirer des avantages. Il étoit né dans la Religion pretenduë reformée. Il en fit profession plus de cinquante ans, sans en estre beaucoup instruit. A cet âge il commença à douter, & sans s'en ouvrir à personne, il tâcha de s'éclaircir par

la lecture. La lecture ne ſervit qu'à fortifier ſes doutes, & à les multiplier. Alors il falut en venir aux conferences, mais par maniere de converſation ſeulement, de peur de donner à connoître ſon état. La Reine mere le découvrît : elle lui en parla, & lui fit même témoigner qu'outre les conſiderations de ſon ſalut, il y en avoit de temporelles, qui la portoient à ſouhaiter ardemment de le voir Catholique. Ce diſcours capable de faire de grands effets ſur l'eſprit de beaucoup d'autres, ſuſpendit tous les bons mouvemens du Vicomte de Turenne, & le jetta pendant quelques années dans une grande pareſſe de s'éclaircir davantage ; car il eſt vrai qu'il craignoit que ſa converſion ne fut ſuivie de quelque

grace éclatante, capable de faire mal juger de la pureté de ses intentions, & d'apporter une tache à sa gloire. Mais à la fin pressé de sa conscience, il parla assez ouvertement de ses doutes, tantôt à l'Evêque de Tournai, tantôt à l'Evêque de Condom, & à Monsieur de Boucherat Conseiller d'Etat (& à present Chancelier de France) ses amis particuliers, en qui il prenoit grande confiance. Il s'en ouvrit encore davantage avec le Cardinal de Bouillon son neveu, dont Dieu se voulût servir pour achever la conversion de ce grand homme. Enfin convaincu qu'il étoit hors de la veritable Eglise, il alla faire son abjuration entre les mains de Monsieur l'Archevêque de Paris, sans l'avoir averti que la veille.

Il y fut ſeul avec Monſieur de Boucherat, à preſent Chancelier, qu'il avoit prié de s'y trouver, & ſans avoir declaré ſon deſſein que peu de jours auparavant. On a eu des preuves évidantes de la ſincerité de ſa converſion pendant tout le reſte de ſa vie. Il l'a auſſi témoignée par ſon Teſtament, qui a paru depuis ſa mort. Car aprés avoir remercié Dieu de lui avoir fait connoître la verité, il fait des diſpoſitions conſiderables, pour contribuer par ſes bienfaits à la ſubſiſtance de ceux qui ſuivroient ſon exemple. Pour cet effet, il donne aux pauvres qui ſe convertiroient à Sedan, & dans les Terres qui en dépandent, la ſomme de cinquante mille livres; & aux pau-

vres qui se convertiroient à Negrepelice, la somme de vingt mille livres; & aux pauvres qui se convertiroient à Castillion, pareille somme de vingt mille livres: lesquelles sommes il prétend estre distribuées aux pauvres qui se convertiroient dans lesdits lieux, ou mises en rente pour leur estre distribuées, le tout à la discretion du Cardinal de Bouillon, & de Monsieur de Boucherat (maintenant Chancelier) qu'il prie estre les Executeurs de son Testament. Ce Testament est ponctuellement executé à toutes les occasions par le Cardinal de Bouillon, & Monsieur de Boucherat.

L'amour & la veneration que les Troupes avoient toujours euës pour lui, s'étoient beau-

coup augmentées dans les dernieres Campagnes : cela parut entr'autres occaſions l'année devant ſa mort, lorſqu'au milieu de l'Hyver il fit cette marche ſi extraordinaire pour aller attaquer les Ennemis à
en Allemagne.

Toutes ſes Campagnes depuis la guerre contre la Hollande, contiennent des prodiges de valeur & de capacité qui fourniront de matiere à pluſieurs volumes, pour peu qu'ou veüille entrer dans le détail : Mais aprés avoir échappé à une infinité d'occaſions perilleuſes depuis cinquante ans qu'il faiſoit la guerre, ſon Armée & celle des Ennemis étant en preſence à Sulſbac en Allemagne, il fut emporté d'une volée de canon tirée preſque au hazard,

dans un lieu où l'on dressoit une batterie. Il reçût le coup au milieu du cœur, dans l'instant qu'il arrêtoit son cheval pour parler à Saint Hilaire Lieutenant de l'Artillerie.

Saint Hilaire eut un bras emporté du même coup, & dit une chose digne de memoire à deux de ses fils qui pleuroient de le voir dans cet état. Ha mes enfans, dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme, en montrant le Vicomte de Turenne : c'est la perte irreparable que la France vient de faire.

L'on n'a peut-estre jamais vû aucun exemple d'une affliction tout ensemble si generale, & si grande ; & je ne croi pas que celle du peuple Romain, aprés la mort de Marcellus

cellus, de Germanicus, & de Tite, puiſſe eſtre comparée à l'état où toute la France fut en cette rencontre: Sur tout il eſt impoſſible d'exprimer la douleur des Troupes. Elle parut encore quelques jours aprés ſa mort d'une maniere bien vive & bien naturelle.

Ceux qui commandoient l'Armée ayant fait faire alte pour tenir conſeil ſur le poſte qu'il falloit prendre, les ſoldats ennuyez de voir qu'on demeuroit long-temps à ſe reſoudre, commencerent à dire hautement, & tout d'une voix, les voila bien empêchez, ils n'ont qu'à lâcher la pie (c'étoit un excellent cheval connu de toute l'Armée, que le Vicomte de Turenne montoit ordinairement) & là où ce pauvre che-

val s'arrêtera, c'est là qu'il faudra camper.

Dans les Provinces éloignées, où ce Prince n'étoit presque connu que par sa reputation, la nouvelle de sa mort ne laissa pas de faire une impression surprenante. La Noblesse & les peuples furent durant quelques jours incapables d'autre chose que de parler de la grandeur de cette perte. Plusieurs le pleurerent sans l'avoir jamais vû. Les uns excitez à la douleur par le souvenir de ses actions, les autres par la consideration des services qu'il pouvoit encore rendre, & tous generalement sensibles au recit du malheur extraordinaire par où venoit de finir la vie de ce grand homme.

A Paris, & dans les Provin-

ces voiſines, & particulierement dans celles qui ſont frontieres des Païs où ſe fait la guerre, les regrets furent encore plus vifs & plus tendres, parce qu'on le connoiſſoit davantage, & qu'on étoit accoûtumé à le voir revenir tous les Hyvers chargé d'une nouvelle gloire. Enfin il ſembloit que ſa perte fût la défaite entiere d'une Armée où chaque particulier, de tous les corps de l'Etat, eût perdu ſon bien, ou ſon meilleur ami.

Puiſque de ſon vivant il a parû une comparaiſon de Ceſar & de lui, je croi pouvoir faire remarquer, que ſi le peu de raport qu'il y a entre la domination d'un Monarque, & celle d'une Republique, les a fait

marcher à la gloire par des routes bien differentes, il n'y a pas moins de difference dans leur mort.

Cesar fût assassiné dans la paix par ses propres Citoyens, qu'il avoit opprimez; & le Vicomte de Turenne aimé de tout le monde a perdu la vie les armes à la main, en servant son Roi & son Païs, sans autre interest que celui de son devoir & de sa gloire.

Il commença à paroître sous le Regne de Loüis XIII. & soûtenu de son merite & de sa qualité, il passa sans faveur & sans disgrace tout le temps que le Cardinal de Richelieu fût le maître des affaires.

Sous le ministere du Cardinal Mazarin, la fortune le traita

diverſement ; mais il eut toujours ſujet de s'en loüer pendant les vingt dernieres années de ſa vie. Il trouva mille occaſions d'acquerir une gloire que toutes les Hiſtoires de l'Europe immortaliſeront, & il s'eſtima encore plus heureux de les paſſer ſous un Roi en qui il a trouvé toutes les qualitez qu'on peut deſirer en un Maître, & qui l'a traité avec tant de confiance & d'eſtime, qu'il a pû l'aimer comme ſon ami.

Je laiſſe à ceux qui feront ſon Hiſtoire à dire juſqu'où il avoit porté la gloire des armes du Roi dans cette derniere guerre, & quelles étoient ſes penſées touchant les affaires d'Allemagne. Perſonne n'a ſçû bien certainement par quels

motifs il avoit fait une marche ſi longue & ſi difficile, pour aller prendre le poſte où il fût tué: On ſçait ſeulement que peu d'heures avant ſa mort, il s'étoit promis de grands avantages de cette derniere journée de ſa vie; & il étoit ſi éloigné de toute préſomption, que quand il commençoit à bien eſperer de ſes entrepriſes, on pouvoit prendre ſes eſperances pour la certitude entiere d'un heureux ſuccés; de ſorte que ſi ceux qui ſe trouverent à la tête de l'Armée aprés ſa mort ont merité des éloges & des recompenſes, le Vicomte de Turenne n'étant pas moins au deſſus d'eux par ſa grande capacité dans la guerre, que par la qualité de General, on a ſujet de croire que l'évenement

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

d'un deſſein qu'il avoit medité ſi long-temps, auroit pû eſtre encore plus grand & plus glorieux.

FIN.

Pont du Château (auvergne) 30 8bre 18